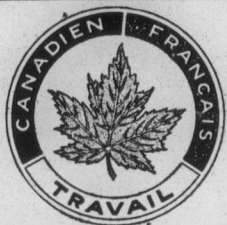


LE CANADIEN FRANÇAIS

...ni bleu ni rouge mais



BLEU, BLANC, ROUGE

Directeur :

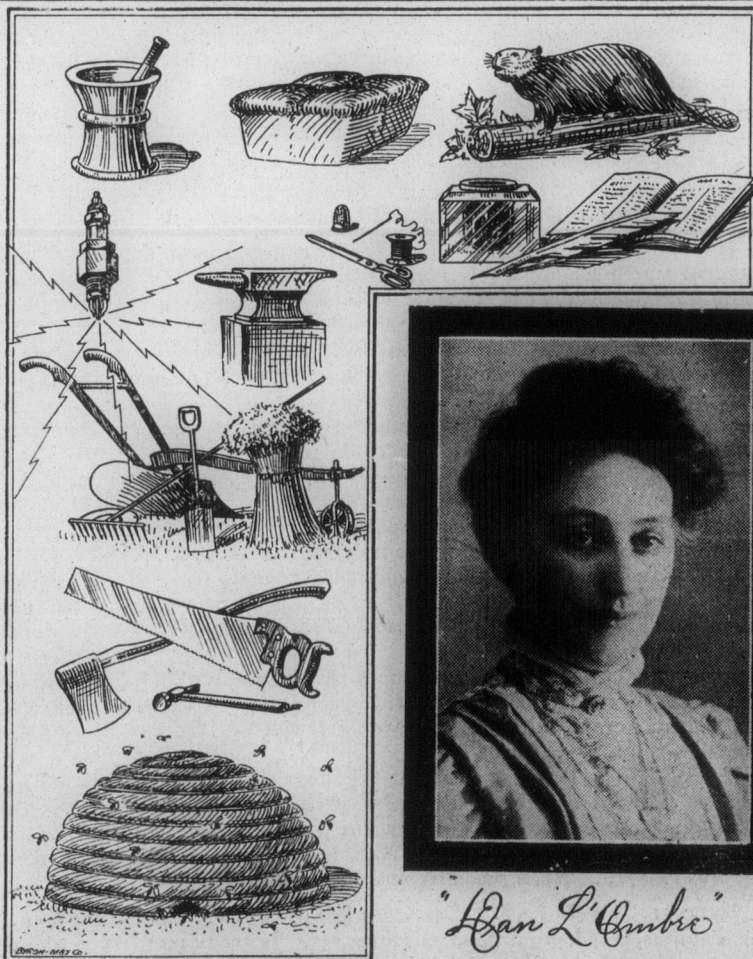
Dr Jos. Boulanger

" SOYONS UNIS "

Vol. 3

EDMONTON, NOVEMBRE 1920

No. 4



"Dan L'Ombre"

EXTRAIT DU " LIVRE DE MA VIE " OUVRAGE INACHEVÉ. — Elle naquit un dimanche, à Thebes où le doux soleil de septembre (le 8, 1878) disparaissait à l'occident en laissant derrière lui, sur l'horizon bleu, un vapoureux arc-en-ciel de pourpre et d'or... à l'angélus les cloches de l'église sonnèrent l'Avé à la Vierge en même temps que l'eau baptismale coulait sur le front d'une petite fille qu'elle fit... Blanche.

PREMIÈRE PAGE DU JOURNAL DE DAN L'OMBRE, 8 Sept. 1897.

J'ai aujourd'hui 18 ans. Assise sur le bord de mon lit je rêve les yeux ouverts. Il y a deux mois, Soeur Ste. . . . me conseillait d'écrire, tous les jours quelque chose. Je commence (pour moi seule) le journal de ma vie, en résumant mes impressions de vacances. . . . Hier adolescente, sensible aux soleils et aux pluies de la vie du pensionnat ; aujourd'hui, jeune demoiselle, timide, craintive, attendant à la porte d'un monde inconnu

JOURNAL : Dimanche le 13 Novembre 1904. . . . J'allai à la messe de huit heures et demie avec Aline et Ferrier. Pendant la grand'messe je mis ordre à mon "journal" et en numérotai les cahiers qui sont déjà au nombre de six, et assez épais. Je lus en passant quelques pages ça et là, . . . et je fus contente de ne pas avoir cédé à l'envie qui m'a prise souvent de brûler ces livrets qui reflètent ma vie et mes pensées les plus intimes. Je retrouve fraîches toutes les illusions qui ont traversé mon âme et aussi hélas, . . . les désillusions et les désenchantements du cœur. . . . Mais n'est-ce pas vivre deux fois que pouvoir lire ce qui nous est arrivé, jour par jour ? . . . Je le crois, et c'est pourquoi j'ai conservé ces feuillets du livre de ma vie et ne veux plus les détruire.

JOURNAL, 12 Juillet 1905. . . . j'écris pour déverser le trop plein de mon cœur dans mon journal mon fidèle et plus intime ami.

JOURNAL, 23 Juillet 1905. . . . Vers quatre heures nous cheminions lentement vers le Champ du Repos. Nous entrâmes au cimetière de la ville de St Hyacinthe, et je cherchai les tombes de ceux que j'ai connus. Nous fîmes là de profondes réflexions sur cette terrible chose qu'est la *Mort* qui fauche tous les jours, à droite et à gauche, jeunes et vieux sans distinction, laissant derrière elle la longue traînée de douleurs qui ne s'effacent qu'avec le temps. Longeant l'extrémité du cimetière, la rivière très calme, coule doucement comme pour ne pas déranger ceux qui "ne troublent plus les vains bruits de la terre," et qui dorment ainsi éternellement dans le grand silence de la Mort. J'aurais aimé si le temps me l'eût permis lire les noms de tous ces mausolées et chercher à deviner la vie de ces êtres dont le départ a dû coûter bien des larmes à ceux qui leur ont pour toujours fermé les yeux ici-bas.

Que reste-t-il de tous ces corps, autrefois comme nous, pleins de vie et d'espérance ? . . . hélas ! . . . le souffle de Dieu a suffi pour éteindre la lueur vacillante de l'âme et l'enveloppe terrestre est retournée à la terre dont elle est faite,

^ Et dire qu'un jour, nous qui sommes debout aujourd'hui, habiterons ce séjour des morts. . . . mais après tout, lorsque l'âme est en paix avec son Dieu, pourquoi craindrait-elle l'épreuve finale qui déchire le voile qui le cache à ses yeux.

Nous revînmes lentement parlant peu, tout absorbées que nous étions par les pensées que nous avait suggérées cette visite au cimetière. . . . A mesure que nous avançons, l'impression pénible ressentie là, s'effaçait peu à peu et la vue des "vivants" nous amenait insensiblement à des idées plus gaies. . . . Nous recommençâmes à causer.

JOURNAL, 31 Août 1905. . . . elle me parla d'"un M. X. âgé d'une trentaine d'années, très bon garçon, religieux, etc." Je sentis un non énergique me monter du cœur aux lèvres mais je me contentai de répondre : "Ah !"

JOURNAL, 15 Août 1905. . . . j'étais au piano, E.M. revint chez nous avec X. Pour chasser X, ne pouvant faire autrement, je jouai ce que je savais de plus classique ; mon stratagème réussit et quelques instants après, m'étant retournée pour juger de l'effet, je vis mon auditoire éclipsé j'en fus bien aise, car rien ne me contrarie comme de voir arriver ce rustre. . .

JOURNAL : 1er Septembre 1907. — . . . ses yeux, même quand elle rit, roulent toujours de grosses larmes qui coulent dans les rides profondes qui sillonnent son pauvre vieux visage. Pauvre vieille ! Je lui parlai et elle en parut contente. C'est peut-être pour cela qu'elle dit à Maman : " Blanche est bien plus jolie qu'elle était il y a quatre ans." Peut-être voit-elle moins clair qu'alors !

JOURNAL : Lundi 2 Sept. 1907. — Fête du Travail. J'assistai à la grand'messe à la Cathédrale et chantai un solo. A l'occasion de la Fête, le Père Lalande, Jésuite, fit le sermon avec le talent qui le distingue. Les Zouaves se placèrent dans la grande allée. Il y avait foule dans l'église. Je pensais à . . . pendant que le Père disait : " Pourquoi y a-t-il des riches et des pauvres ? pourquoi le pauvre est-il obligé de peiner tandis que le riche se prélassé dans l'opulence ? Pourquoi dans la vie rencontre-t-on un enfant aux joues creuses et portant sur le front la marque d'une mort prochaine qui le guette, tandis qu'à côté de lui, on voit d'autres enfants frais et roses et pleins de santé ? Il n'y a qu'une réponse à ces questions que l'on se pose si souvent. C'est la main de Dieu qui conduit tout et qui permet tout ce qui arrive. Nous n'avons qu'à nous résigner à Sa Sainte Volonté." . . .

Je montai à ma chambre pour éerire jusqu'à . . . quelle heure est-il ? 10 heures vingt minutes.

JOURNAL, 8 Sept. 1907. — Les années s'accablent sur ma tête, j'ai aujourd'hui vingt-neuf ans. Comme je suis vieille déjà. Il me semble n'avoir pas vécu tout ce temps-là. Aurai-je donc rêvé ? C'est probable. . . Les ans m'ont passé sur la tête mais mon coeur est resté jeune. . . Ce matin j'allai communier à la Cathédrale pour remercier Dieu des bienfaits reçus durant l'année écoulée et je priai avec ferveur pour tous mes parents et amis. . . Cet après-midi j'allai au Salut des Vêpres à la Paroisse et j'accompagnai à la réunion des Enfants de Marie sur l'orgue de la sacristie.

Le Père Bacon parla aujourd'hui de la franchise et de la discrétion qu'une jeune fille doit avoir. Il parla aussi un peu de la modestie. Après la réunion je restai à l'église pour prier. . . .

JOURNAL : 26 novembre 1907. . . . une fois de plus, je pris la résolution de ne jamais marier un ivrogne, c'est trop triste pour une femme.

JOURNAL : 17 Décembre 1907. — " Ma vie n'a pas été rose " me raconta madame X. " J'étais orgueilleuse de ma beauté, j'enviais le sort des actrices et cantatrices. Je n'ai jamais eu ce que je désirais, ma vie se passe à faire le contraire de ce que j'aime. Mais il me faut des épreuves. Si je me permets un plaisir innocent, j'ai des remords et je souffre de scrupules exagérés." Je regardais et écoutais parler cette femme et me demandais si elle n'était pas un peu folle. . . Je le crois. Elle me fait l'effet d'une personne qui se considère comme une héroïne de roman et croit que la fatalité de la souffrance la suit même dans ses plaisirs

JOURNAL : EN ROUTE POUR GROUARD. 8 Janvier 1917. . . bercés, un peu durement parfois, nous nous endormons dans notre bonheur de nous aimer, et les cahots du chemin de fer (E.D. & B.C.) comme ceux de la vie nous éveillent sans nous meurtrir. A Enilda, notre noir cicéronne nous met avec nos bagages, poliment à la porte. Dans la neige épaisse nous marchons difficilement, car la croûte brillante défonce sous nos pas. Elle semble vouloir garder la trace, mais d'un sourire, le soleil se chargera bientôt de les effacer. Il faut s'enregistrer ailleurs que sur la glace ou la neige, afin que notre souvenir soit gardé. Il vaut mieux s'inscrire au livre de la bonté, de la charité et des bonnes oeuvres. Si l'ingratitude ou l'oubli en déchire la page, le duplicata reste ineffaçable dans le coeur Divin.

Cependant, nous voyons des mains amicales se tendre vers nous. Nous sommes introduits dans un vaste "shack" de "logs." Aux murs bruts sont accrochés quelques images et un drapeau britannique devant lequel je m'incline. . . pour me débarrasser de mon kodak.

Jos, me présente un missionnaire Oblat le Père Pétour, son ancien professeur de la langue crise. Il est accompagné d'un jeune métis crise (parlant le français) qui, pour n'avoir de l'oiseau que le nom, n'en fait pas moins monter L'Hirondelle dans la voiture d'hiver. Douze milles nous séparent de Grouard. Nous prenons place sur le siège d'arrière. Le guide est assis devant nous, en compagnie du Père et de son compagnon au nom ailé. La conversation au début, feu roulant, devient plus languissante et semble être influencée par la fatigue ressentie par le Père Pétour. Hier matin, il arrivait de Sawridge après une marche de 26 heures. Il entreprit ce trajet dans l'espoir qu'une occasion—train ou voiture—le ramènerait à la mission. Il eut la force de dire une messe basse. Habitué à la vie rude, ce missionnaire a accompli une marche dont peu d'hommes sont capables. . . Malgré la présence de L'Hirondelle, l'hiver garde ses droits. Le vent souffle au dessus du bois, d'où je pensais toujours voir surgir un loup—ce qui eut mis du piquant à l'aventure comme l'air en avait d'une autre manière pour nos joues.

Je voyais le Père Pétour se pelotonner, recherchant en lui-même la chaleur qui, à l'extérieur, lui faisait défaut. Il jetait de temps à autre un regard furtif à son voisin, le gros Oiseau, qui, au milieu du siège et dans son nid de fourrure, semblait jouir des douceurs du printemps.

— "As tu un bon pardessus" ? lui demanda-t-il ?

— "Oh ! oui !" répondit L'Hirondelle, en se rengorgeant.

— "Allons, change de place avec moi et protège-moi contre le vent."

L'autre ne sut pas refuser et je le vis plus tard sur le bord de son nid envahi ; ce n'était pas l'hirondelle printanière mais le simple moineau frileux.

A mesure que nous avançons, le vent grandissait en voix et en froid.

Il s'attaqua même à ma petite personne cachée dans l'ombre de mon époux. Il secouait mon chapeau comme pour en arracher les épingles et. . . l'aile rose que j'avais liée d'un tulle afin de lui ôter l'envie de prendre son vol ; à ma pensée seulement, je donnai cette liberté. . . .

Après 3 heures de trajet, nous traversons le grand "Petit Lac des Esclaves" et arrivons à Grouard où Jos vécut 5 ans. Je vis la maison où il passa deux hivers sans feu (ne pouvant s'accommoder autrement.) Au coin des rues "Main" et "Boulangier," nous arrêtons chez M. J. O. Gariépy, (beau-frère de mon mari.) Nous ne fûmes pas lents à descendre de la carriole et, à la porte, le Père Pétour frappa en entonnant "O Canada." A cet appel patriotique la porte s'ouvrit et Florida nous souhaita la bienvenue. . . . Il y a plus de deux heures que j'écris sans trêve, ce doit être suffisant.

LA DÉBUTANTE.(1)—Edmonton, 23 Oct. 1913.

..... mais, est-ce bien le moment de méditer devant les roses qui, hélas ! demain vont mourir.... lorsque la jolie Débutante fait son apparition, souriant à la Vie Mondaine qui l'attire et à l'Espérance qui chante dans son cœur.... Comment attrister sa jeunesse en détournant son regard des fleurs éphémères—images des joies mondaines—qui, comme elles, n'ont pas de lendemain !.... Plus tard, lorsque ses illusions se seront effeuillées comme les pétales des roses sans épines qui, en ce jour, inclinent sur son passage, leurs vivantes et gracieuses corolles, alors, elle cherchera, des yeux et du cœur, le palmier toujours vert, c'est-à-dire le " foyer " : là seulement, croissent, dans le devoir accompli—la joie, l'amour et la paix, ces trois fleurs au parfum suave dont se compose le bouquet rare et précieux que partout ailleurs l'on cherche en vain et qui a le nom—" Le Vrai Bonheur." C'est aussi le seul que désirerait offrir à sa petite Amie, l'humble *Cendrillon*.

JOURNAL : 19 Octobre 1913.—Jos, avec ma permission, continue la lecture du 1^{er} livre de mon journal. Je ressens parfois une singulière impression de confusion en laissant ainsi lire ces lignes tracées à l'insu de tous et que je désirais garder pour moi seule.....

CHRONIQUE.—23 Déc. 1913.—..... Noël !.... Noël !.... Comme ce mot résonne harmonieusement à l'oreille ! Il évoque en nous tout un essaim de lointains et d'heureux souvenirs—joyaux précieux ayant le cœur pour écriin....

LA VISITE DE MA MAISON.—Novembre 1913.... dans le recueillement de la maison close, s'éveille en moi le désir de traduire en un thème varié et souvent capricieux, le chant sans parole des joies du Présent, des réminiscences du Passé et de l'espérance en l'Avenir, ce triolet de la Vie, source féconde où l'âme s'inspire et trouve des ailes pour s'élever bien haut... jusqu'à son Divin Auteur.....

..... tout près de là, se trouve ma garde-robe. Vous laisserai-je y jeter un coup d'œil ? Non, vous serez déçus peut-être, puisque je ne possède ni vaporeuses toilettes, ni précieuses dentelles, ni colifichets qui méritent d'attirer l'attention.

J'ai toujours souffert de voir les déshérités de la fortune regarder avec envie et surtout avec chagrin, les richesses qu'on étale devant leur misère, et dont une partie, charitablement distribuée, soulagerait ces pauvres qui ont à souffrir du froid, de la faim et même parfois aussi, du dédain de ceux que la vie a comblés.

JOURNAL : New York, 1er Mai 1919.—En visitant l'église St. Jean Baptiste de New York, une page de mon passé se présente à ma mémoire. Je me vois petite fille dans une autre église St Jean-Baptiste—celle de Coaticook, P. Q., priant avec ferveur la Sainte Vierge, afin que Papa se décide à m'acheter un piano "dussé-je renoncer à un mari." Je faisais cette prière de si bon cœur que le Bon Dieu a cru devoir me donner l'un et l'autre.... Aujourd'hui (ici cependant) j'ai l'un sans l'autre.

JOURNAL : New Brunswick, N. J. 15 Mai 1919.—L'Hôpital St. Pierre des Soeurs Grises, entouré de plusieurs rangées d'arbres, ressemble plutôt à un ancien manoir qu'à un hôpital. Soeur Fortier qui nous reçut, en l'absence de la Supérieure (rendue à Montréal pour sa retraite), est une très belle et aimable religieuse. De ses grands yeux noirs s'exhalent une douceur et une pureté qui nous rapprochent du ciel. Assez grande, mince, presque diaphane, elle a le sourire d'une jeune sainte.

(1) "La Débutante," signée "Cendrillon" fut le premier article que "Dan L'Ombre" donna au public. Il fut tiré, ainsi que presque toutes ses autres publications, de son journal.

Première Messe. (1) *Edmonton, 19 déc. 1915.*— Par ce matin de décembre, la température se fait douce, agréable, et la neige scintille au bord de la route qui conduit au collège des Jésuites, berceau de l'éducation française dans notre belle province albertaine, où des religieux—hommes d'élite—se sacrifient pour former les jeunes âmes à eux confiées.

Dans leur humble chapelle s'élèvent aujourd'hui des flots d'harmonie religieuse, et le soleil entrant par toutes les fenêtres, baigne d'or la blanche nappe de l'autel, tandis que l'assistance pieuse et recueillie suit des yeux le jeune Lévite qui va, pour la première fois, offrir le saint Sacrifice de la messe.

Un vénérable prêtre, portant avec noblesse la lourde couronne d'argent de la vieillesse, accompagne à l'autel le nouveau ministre du Seigneur. Il se rappelle sans doute le jour solennel et lointain de sa première messe, car ses mains se joignent et sur sa figure se reflètent la joie ineffable et l'émotion sainte qui animent le jeune prêtre, lorsque prononçant les paroles sacramentelles, il fait descendre entre ses mains tremblantes le Roi du Ciel, le Maître adoré.

Qui peut traduire les sentiments d'amour, d'humilité et de reconnaissance du prêtre à ce suprême moment ?... Son front s'auréole d'un rayon céleste, sceau sacré de l'auguste pouvoir dont il est revêtu, pendant que le révérend Père Recteur prononce un sermon inoubliable sur la beauté et la sainteté du Sacerdoce, ses sacrifices, ses joies saintes, etc.... Ses paroles éloquentes pénètrent l'intimité des cœurs et doivent éveiller bien des désirs de sacrifice dans les âmes juvéniles qui, attentives, reçoivent cette semence divine que la grâce de la vocation se chargera plus tard de faire germer.

La messe terminée, religieux et laïques, parents et élèves vont s'agenouiller devant le jeune prêtre, pour baiser sa main, nouvellement ointe, et recevoir sa bénédiction.

Après le "Te Deum" les cierges s'éteignent mais la chapelle garde son parfum d'encens comme les âmes le souvenir de cette touchante cérémonie.

DAN L'OMBRE.

EXTRAIT D'UN BROUILLON, 25 mars 1920... vêtu de l'aube de l'innocence et de la chasuble du sacrifice, le jeune prêtre (2) s'approche de la balustrade où sont agenouillés ceux qui lui ont donné la vie. Visiblement ému, il baise le front de ses parents et les bénit en imposant ses mains nouvellement ointes. Le père et la mère versent des larmes de joie. Comme ils doivent remercier Dieu de leur avoir donné un fils qui a préféré travailler à la vigne du Seigneur que de suivre, comme homme du monde, le chemin qui l'aurait conduit à la fortune.

JOURNAL : **Au Vatican**, 2 juillet 1913... sur les visages, on peut lire la même impatience de voir le Roi de l'Eglise Universelle (règnant sur plus de cinq cents millions d'âmes) ?... On sent comme un frémissement d'émotion passer dans l'assistance, tandis qu'il s'avance majestueux vers le Trône que l'on dirait teint du sang vermeil des martyrs. Dans ce cadre harmonieux et dans la blancheur immaculée de sa robe, l'Auguste Prisonnier du Vatican ressemble à un lis ; sa figure respire la bonté et l'intelligence, pendant qu'il nous adresse la parole.

JOURNAL : 1er avril 1918... me sentant en verve d'écrire, je m'assis à l'une des fenêtres du salon et écrivis : "Pâques est arrivé."
(Voir page 17)

—Malgré le mauvais temps il fait soleil chez-nous.

—La vie sans illusion est un désert aride.

(1) Première messe de M. l'abbé J. Hamelin.

(2) Monsieur l'abbé Emile Tessier.

FRANCE-HAIZE.—Nous apprenons avec un sincère regret le départ de notre fine et dévouée collaboratrice, FRANCE-HAIZE, (1) pour sa chère patrie, la France.

Nous espérons que, de là-bas, les intéressants articles et charmants Contes de cette jeune Grand'mère—tant aimée de nos lectrices,—viendront encore nous mettre en communion d'âmes avec elle.

En attendant, notre vive reconnaissance et nos meilleurs souhaits l'accompagnent.

Journal : BANFF, 30 JUILLET 1918.—À notre arrivée à Banff il fait froid. Nous prenons un omnibus qui nous conduit avec nos bagages au bel hôtel Mount Royal, orné de verandahs fleuries. Nous déjeunons dans la grande salle au foyer. Sur notretable, de belles pensées blanches au cœur violet, penchent gracieuses, comme pour nous souhaiter la bienvenue et ayant l'air de cacher dans leurs corolles mystérieuses, des secrets que seuls leurs amis ou amies savent déchiffrer. Les pensées, de tout temps, ont été mes fleurs favorites et je fus bien aise de les retrouver sous mes yeux.

Après avoir pris possession de notre chambre, nous sortîmes. Nous fîmes une marche de plus d'un mille, par des chemins couverts bordés de bocages, où les oiseaux et même les hommes ont fait leurs nids. Nous arrivons à la "Cave" ou promontoire, bâti à même le roc et orné de galeries, kiosques garnis de fauteuils et de bancs rustiques faits avec des rotins. L'air pur, le soleil qui brille avec éclat, et le grand silence de ces pics altiers aux sommets blanchis s'élevant tout autour de nous, font éprouver une admiration sans bornes.

Je caresse du regard chaque brin d'herbe que je foule, chaque souche noircie, chaque arbre vert, chaque oiseau qui passe. J'aspire avec bonheur la brise douce, remplie de l'odeur des sapins et des fleurs des champs, qui croissent à travers les roches jusque sur les pics. Je cueille des roses sauvages, penchées au-dessus du petit ruisseau qui chante en descendant la montagne sur un lit de roches brillantes et va se jeter rapide par des méandres dans un bassin au pied du roc. Des petites violettes curieuses aussi, ont allongé leurs tiges flexibles, montrant leurs têtes si jolies, sans songer que peut-être je les punissais de leur curiosité; je les cueillis ainsi qu'une marguerite isolée qui se balançait au-dessus d'une ouverture profonde, où murmurait doucement une source d'eau claire.

Nous étions auparavant entrés dans le pavillon vitré attenant aux bains. Je m'enregistrai comme venant de le faire mon mari dans le "Rocky Mountain Register." Tout en mémorant mon voyage de noce en Europe, 1913, j'écrivis en français ces lignes : "Banff me rappelle la Suisse. J'en garderai un piquant souvenir, grâce à ses marin...gouins!!"

LA SAINTE-CATHERINE, NOVEMBRE 1916

Quels souvenirs aimables et *suavés* cette fête éveille dans les âmes canadiennes!... Elle s'allie dans notre esprit à la blancheur de la neige qui,—tout exprès, l'on dirait,—tombe du ciel pour recevoir les délicieuses "croquettes de tire" que dégustent à l'envie petits et grands enfants.....
.....sachons reconnaître le mérite où il se trouve et ne pas rendre, par nos paroles inconsidérées la vie dure à celles qui ne sont appelées par Dieu ni au mariage ni à la vie religieuse. Imitons la délicatesse de cette enfant (2) de douze ans qui devant une demoiselle d'un âge un peu avancé s'abstenait de prononcer les mots "vieille fille," de crainte de la blesser.

(1) Madame Sambet.

(2) Cette jeune enfant était "DAN L'OMBRE" à douze ans.

JOURNAL : Rochester, Minn. Juillet 1918.—A Sœur Marguerite Bourgeois, de la Miséricorde : Au jardin du souvenir que je cultive dans un coin de mon coeur, sous le soleil toujours brillant de l'amitié est une blanche " Marguerite " au coeur d'or.....

JOURNAL, Chicago, Ill., 26 Mai 1918. Pas une croix s'élevait là ... c'était un cimetière protestant ... En voyant cette immense cité des morts je me dis : " Tant de personnes mortes dans l'erreur, que c'est triste ! " Au-dessus de tous ces monuments, il me semblait voir une multitude d'âmes errer, inquiètes et malheureuses.

JOURNAL, Chicago, Ill., 1er Juin 1918. pour moi un " brouillon " est un sac à tout mettre, où les roses et les ronces, le sel et le poivre, le sucre et le piment se mêlent. A ces brindilles sèches de mon imagination, l'étincelle de mon inspiration mettra le feu quelque beau jour, brûlera l'inutile, et... ma pensée sâssée et ressâssée, sortant plus claire, sera mieux comprise.

JOURNAL, Chicago, Ill., 4 Juin 1918. tous ces terribles souvenirs me revenaient cette après-midi. Je revoyais Maman très pâle, les paupières rougies par les larmes, venant le matin nous annoncer dans un baiser la triste nouvelle—notre pauvre tante était morte !... Nous allâmes l'embrasser et la froideur de sa joue nous glaça.... Pour la première fois, je sentis l'horreur de la mort et je méditai devant elle comme devant un gouffre qui engloutit nos êtres les plus chers sans jamais nous les rendre. J'avais 7 ou 8 ans.

JOURNAL, Chicago, Ill., 24 Juin 1918. dans un pré immense, à côté d'un lac artificiel, un troupeau de jolis agneaux gris broutaient l'herbe, et sous les grands arbres voisins, Jeanne d'Arc apparut à mon imagination.... pourquoi pas St Jean-Baptiste dont c'était la fête?... C'est que le tableau ressemblait davantage aux images où la Bienheureuse Jeanne écoutait les " Voix."—Dans mon coeur ce matin, il y avait aussi des voix : d'abord celle de Dieu qui appelait mon âme vers Lui, puis la voix de mon enfance, de mes parents, de mon mari qui causait avec ce studieux, —ce savant, le Dr Tint qui trouve dans l'Etude et la Science des joies qui lui font oublier qu'il vieillit, puisqu'il se sent toujours jeune, bien qu'il soit tout près du cap de la quarantaine, s'il ne l'a pas atteint. Il nous fit visiter à l'Université, le laboratoire, le pavillon où se donnent des conférences, la salle de théâtre, les diverses classes, les musées d'histoire naturelle et de cartes géographiques, faites sur la pierre où les lacs et les rivières sont creusés, où les montagnes sont soulevées : " Ce sont les tumeurs de la terre," dis-je en riant, " il n'y a pas de chirurgie pour elles ".....

JOURNAL, Chicago, 20 Juin 1918. A 8 heures nous reprenons les chars pour retourner à la Convention Médicale à l'Académie St François-Xavier. Dans l'amphithéâtre, mon mari est placé en avant avec les médecins ; je préfère m'asseoir en arrière pour attendre Mlle M.—Le Rév. Père Moulinier, président de la Convention, s'informant, à deux reprises, si d'autres voulaient bien adresser la parole, Jos, se leva, demandant de dire quelques mots en français. " You will hardly be understood " répondit le Père. Alors Jos, parle brièvement en anglais des œuvres des Soeurs de la Providence, de la Miséricorde et des Soeurs Grises, dans l'Alberta. J'étais sur les épines de l'entendre se lancer ainsi dans une langue qu'il ne manie pas très bien et je fus soulagée de le voir finir.

—Dans ma jeunesse j'éprouvais parfois le besoin de rester en extase sans bouger et même sans souffler. Encore aujourd'hui près de.....

—Mon âme est timide, ua rien la fait replier sur elle-même.

JOURNAL : Washington, 1er Mai 1919.—A Washington nous visitons une église irlandaise. Elle doit porter le nom du Sacré-Coeur car plusieurs peintures le représentent. L'une d'elle représente le Sauveur frappant à une porte. J'ai déjà vu sur une image cette belle et douce figure : elle reporta ma pensée bien loin dans le passé, alors que petite fille au couvent de Coaticook j'avais gagné cette image.

JOURNAL : Jeudi 10 Janvier 1918 —J'essayai d'oublier la froide température en reprisant des bas de laine.

Je donnai la leçon de musique de la petite Eloïse Martin. Charmante elle me raconta longuement les gentillesces de ses petits frères, les bébés ; trois quarts d'heure se passèrent.

Enfin Mde X., machine à parler prit la porte mais... la garda encore longtemps en parlant.

—Un coup de téléphone et vite, comme des oiseaux sur la branche que l'on secoue, mes idées s'envolent.

—Combien plus belles seraient ces peintures si l'artiste, plus honnête, y avait jeté le voile de la modestie.

—Encourageons les oeuvres canadiennes de préférence aux autres.

—Préparer l'avenir c'est, pour les parents, habituer les enfants à ne parler que le français en famille —le leur faire aimer.

—Faire connaître l'histoire du Canada et les héros canadiens. Donner ces derniers en exemple et modèle à imiter.

Il y avait beaucoup de rouge artificiel sur les joues de la jolie dormeuse et son nez long et pointu était enfariné.

... près de la galerie sont placées de petites tables où de grands *flancs mous* étendent leur main qu'une employée "manicure."

JOURNAL : 5 Nov. 1918. j'aide à Jos à faire des *mouches de moutarde* que nous appliquons aux malades... Je suis heureuse de me rendre utile et de voir la reconnaissance briller dans les yeux des malades.

Mad. Brackstone semblait n'avoir rien à me dire. J'essayai d'allumer le feu de la conversation mais devant son air préoccupé je le laissai éteindre.

De grâce, n'ayons donc ni sottise peur ni fausse honte de nous affirmer Canadiens-français mais sachons faire respecter partout et toujours ce beau titre qui en vaut bien un autre !

... en vain il ne peut lui accorder la faveur qu'elle désire de se débarrasser. Malheureuse fille ! elle aurait dû commencer par ne pas s'embarrasser.

BILLET : La loi du suffrage des femmes devrait être soumise au vote des femmes elle-mêmes, peut-être alors aurions-nous la chance de ne jamais la voir passer. Je suis une protestante de la loi du suffrage des femmes.

L'ambition qui fait sortir la femme de son foyer pour usurper la place de l'homme est une ambition malsaine, elle rabaisse la femme et la fait descendre du piédestal que lui a élevé des siècles de respect.

—Melle X. ne se contente pas comme moi d'admirer elle *envie* la gloire.

L'épine et la rose, le bonheur et l'épreuve, croissent sur la même tige.

Le bien se fait sans bruit et le bruit ne fait pas de bien.

Quand mon coeur ne parle pas ma plume est muette.

Jour de Deuil—Edmonton, 16 mars 1920 . . . Notre regretté Archevêque était aussi d'une fermeté admirable lorsqu'il s'agissait de faire respecter les enseignements de l'Église. On se souvient encore à Edmonton avec qu'elle sainte énergie il obligeait de remettre, il y a quelques années, la recette d'une soirée de charité qui s'était terminée par des danses défendues par l'Église. Ne pouvant souffrir que l'argent gagné au service de Satan servit à des oeuvres pies, Monseigneur, malgré les besoins de ces dernières, n'hésita pas à faire ce qu'il considérait son devoir.

. . . escorté par un nombreux clergé, et une foule grave et recueillie, Monseigneur Legal, l'archevêque missionnaire, fidèle serviteur de Marie Immaculée, fut conduit à son humble et dernière demeure : celle qu'il avait désignée dans son testament. Le soleil de mars enveloppa sa tombe de rayons lumineux comme l'espoir de l'éternelle Résurrection, pendant que l'officiant murmurait avec émotion un dernier : "*Requiescat in pace*"

Et la foule se dispersa, emportant dans son coeur le souvenir du Vénéré Défunt et l'exemple de ses hautes vertus.

A LA MÉMOIRE DE FEU MADAME N. BOISSONNEAULT, 28 janvier 1916.

. . . au dehors, une tempête de neige faisait rage et ses tourbillons glacés enveloppaient le funèbre cortège qui lentement, comme à regret, s'éloignait. Les pleurs redoublaient au son du glas lugubre qui, tombant du clocher de l'église, semblait répéter : " Versez des larmes ! c'est fini, vous ne la verrez plus ici-bas ! . . . Pleurez, mais aussi priez pour elle qui vous donne rendez-vous au Ciel ! " R.I.P.

A LA DOUCE MÉMOIRE DE M^{LE} BERTHE BLANCHARD, décédée à Beaumont à l'âge de dix-neuf ans.—Edmonton, 19 mai 1915. . . . Au printemps de la vie et sous le baiser du soleil printanier, elle s'en est allée et repose maintenant dans l'attente du grand jour de la Résurrection.

Une prière pour son âme, s'il vous plaît mes chères Lectrices et aussi pour ses tendres parents dont elle était la joie et qui la pleurent amèrement. . . . *Qu'elle repose en paix.*

JOURNAL : New-York, 7 mai 1919. — Ce matin comme nous allions quitter l'École de Médecine, nous entendîmes la musique d'une marche funèbre dont les notes, comme des sanglots, tombaient tristement avec les pleurs du ciel. . . .

. . . les longs voiles, comme les rubans de gaze soyeuse des fleurs, étaient comme trempés de larmes . . . à pas lent la Vie suivait la Mort . . .

M. F. Veillot à Edmonton, 11 Février 1918. . . . la bouche parle dit-on, de l'abondance du coeur ; il n'est donc pas étonnant qu'il tombe des lèvres de M. Veillot, non-seulement des perles d'éloquence mais de purs diamants qui taillent dans les âmes le sillon où germera, tôt ou tard, la semence du *bon exemple* venu de si haut et de si loin . . . de France !

M. Narcisse Burrell, Beaumont, 24 mai 1916. A l'écrivain comme à l'instituteur, je viens au nom du Dr et de sa " moitié dans l'ombre " vous offrir nos plus sincères et plus vifs remerciements. Votre généreuse souscription pécuniaire et intellectuelle prouve, une fois de plus, que vous appartenez à l'élite *patriote* : notre reconnaissance vous est donc, pour cela, doublement acquise . . .

Dans la vie une seule goutte d'amertume suffit pour renverser et vider la coupe du bonheur. Parfois elle se remplit de nouveau, mais l'amertume reste au fond et elle en gâte la saveur.

La mort est la barrière qui sépare de l'éternité les voyageurs.

VICTIME DE LA GUERRE.

A pas lents et comme écrasée sous le poids d'un lourd chagrin, elle traverse la rue, la vieille dame ; sa grande figure émaciée paraît trop blanche sous l'humble chapeau noir, où s'enroule un voile de deuil que le vent secoue comme une trophée de mort.

Elle croise, sans les voir, les gens affairés, les jeunes filles et les enfants, mis en joie par le premier sourire de l'avril renaissant. Elle va, tête baissée, fuyant le soleil printanier dont les rayons scrutateurs pourraient mettre à nu la plaie encore saignante de son coeur meurtri par la perte d'un être cher. D'où vient-elle ?... Que cherche-t-elle ?... L'expression de sa physionomie, tour à tour désolée ou résignée, excite la compassion et retient le regard. Mon coeur s'émeut d'une vive pitié devant la Douleur personnifiée qui passe sous ma fenêtre, en me laissant le regret de ne pouvoir la consoler

Devant cette triste vision, la gaieté s'éclipse de mon âme et fait place à de profondes réflexions. Plus que jamais, m'apparaît frappant et cruel le contraste des joies et des chagrins qui, chaque jour ici-bas, se conduisent trop souvent sans se deviner. Tandis que, sur le chemin de la vie, les âmes neuves cueillent en chantant les roses de leur printemps, d'autres âmes se blessent aux épines dont est parsemée la route du Calvaire par laquelle Dieu les appelle à sa suite.

Un coup timide frappé à ma porte interrompt ma méditation. Je vais ouvrir et suis toute surprise de me trouver en présence de la dame en deuil qui vient demander un renseignement. Pendant qu'elle parle, je regarde avec émotion ses pauvres yeux, dont les larmes versées ont éteint l'éclat, ses joues et son front pâles où les inquiétudes et les souffrances morales ont creusé de nombreux sillons et, dans le secret de de ma pensée, je la plains de toute mon âme sans oser le lui dire. Elle a sans doute l'intuition de ma vive et discrète sympathie, car au moment de partir, elle se ravise et, éclatant en sanglots, elle me raconte son immense peine : il y a un an le plus jeune de ses fils, arrachant le consentement de ses parents, partait pour la guerre. Longtemps, on reçut de lui le court billet qui venait assez régulièrement calmer pour un temps les alarmes maternelles sans cesse renouvelées

Un jour, le cher absent écrivit à son frère : " Je suis sur la ligne de feu ; le canon gronde et les balles sifflent non loin de moi . . . Prie pour moi mais, de grâce, ne parle pas de ma position périlleuse à Maman, elle aurait trop de peine et mourrait peut-être d'inquiétude."— Ce petit soldat (de dix-neuf ans) comptait sans la clairvoyance de sa mère ; elle s'aperçut vite qu'on lui cachait la vérité et se promit de lire en entier cette lettre ; elle saurait, dût son coeur se briser, ce qu'elle contenait.

Elle l'apprit enfin . . . mais dès lors, sa vie ne fut plus qu'une longue angoisse. Des jours, des semaines s'écoulèrent sans apporter la moindre nouvelle. L'anxiété était à son comble, lorsqu'un matin une missive arriva . . . hélas ! . . . elle était de l'Aumônier ; il annonçait, avec une grande délicatesse, à la famille que leur vaillant enfant gisait blessé, sur un lit d'hôpital . . . Quelques jours plus tard, un câblegramme apportait un terrible message et avec lui, le deuil et la désolation entraient au foyer du jeune Canadien-français

Depuis dix mois, il repose là bas, au beau pays de France, pour lequel il a si généreusement versé son sang ; et depuis dix mois sa pauvre mère le pleure sans vouloir être consolée.

Devant cette *mater dolorosa*, des larmes brûlantes obscurcissent

ma vue mais, absorbée dans ses tristes souvenirs, elle ne les vit point. Sous ses paupières abaissées et rougies, un flot de pleurs jaillissait, sans cesse de la source jamais tarie de ce cœur maternel.

"Cruelle, cruelle guerre!!... quand donc finiras-tu?" s'écria enfin la pauvre femme puis, son regard ayant rencontré un crucifix elle essuya ses yeux qu'elle ne parvenait pas à sécher, et se levant pour partir, elle me dit: "Que le Ciel vous preserve d'une semblable épreuve... Jamais femme, si elle n'y a passé, ne peut s'imaginer combien elle est horrible... Pour ne pas en mourir, il faut se répéter à soi-même: "Dieu l'a voulu!"... Edmonton, Avril 1916. DAN L'OMBRE.

JOURNAL: juillet le 7 1916 —Ce soir j'ai remporté une victoire: j'ai tué mon ennemie!..

Depuis longtemps en robe grise à longue..queue elle passait et repassait me laissant sa carte sur la table de cuisine, me narguant sans cesse, en ayant même l'effronterie de venir frôler mes pieds lorsque tranquille, j'étais occupée à écrire. Le balai à la main, combien de... minutes angoissantes j'ai passées à l'attendre pour l'écraser, alors que remuant casseroles et bouteilles elle attirait mon attention et attisait ma haine par ses mines sournoises, se jouant de moi en attendant que je sois désarmée pour venir de nouveau montrer sa délicate physionomie souri...ante, brasser mes chers *papers* que je craignais sans cesse de trouver détruits... Ce soir elle se dirigeait justement vers eux lorsque —en traître— je la frappai dans le dos avec un bloc de bois. Elle lâcha un cris de désespoir et s'enfuit, blessée derrière une porte où je la rejoignis et n'écoutant que ma haine, je l'assommai d'un nouveau coup... Lorsque je la vis là, si petite, sans vie, l'œil honte de ma cruauté et les jambes tremblantes, sous la vive sensation éprouvée, je contemplai ma victime avec une satisfaction mêlée de regrets... Pauvre petite! elle était souris, maintenant la voilà défunte!.. Après l'avoir laissée une heure exposée, je... l'INCINERAI comme les grands hommes athées!.. Pourvu qu'elle ne renaisse pas de ses cendres!..

JOURNAL: 10 nov. 1914. — Une heure se passa pour nous, à regarder, sur le tapis vert les billes blanche et rouges aller et venir, se baisant, s'éloignant pour revenir encore tandis qu'un inspecteur (?) debout jugeait et comptait les coups heureux

Le billard
Est cet art

Qu'il adore
Plus que l'or!

Mon vers est boîteux mais qu'importe. J'écris!.. j'écris toujours... souvent des riens pour ne pas rien écrire. —*Jos lit au lit.*

Mon amie peinte par elle-même. Fantaisie inachevée (Brouillon)

Elle est noire, a une petite mine piquante. Sa taille svelte est toujours entourée d'un large ceinturon d'or, où sont gravés des noms et... juin 1913, année mémorable pour ma petite amie, qui à cette époque, commença à se servir de *deux ailes* dont son âme fut douée, pour faire un long voyage d'exploration pardelà les mers. Elle en raconta avec détails, les péripéties à toutes ses amies, connues et inconnues. En observatrice, parfois un peu gênante, elle scrute d'un œil humide les belles âmes qu'elles rencontrent, et un peu indiscreète, dit ce qu'elle en pense. Elle est ma plus intime confidente. Je lui ouvre grande la porte de mon cœur. Ma plume...

...le meilleur club est encore la vie de famille.

... après plus de cinq ans de mariage le seul enfant que nous avons est un petit "*Canadien-français*" en papier.

FLEURS MALFAISANTES

UN jour, un papillon aux blanches ailes, après s'être enivré de lumière et d'azur, vint voleter dans un immense jardin ; là, des fleurs de toutes couleurs et de toutes nuances offraient au baiser du soleil leurs fraîches corolles que balançait doucement le souffle pur de la brise matinale.

Parmi elles, le papillon en reconnaît plusieurs ; il salue d'un coup d'oeil amical la rose, le jasmin, la jacinthe et le lis ; puis, il passa outre, les délaissant pour rechercher de préférence la compagnie de belles inconnues—fleurs brillantes—dont le parfum étrange l'attire ; c'est que la nouveauté—surtout pour les papillons—exerce un grand charme...

Le volage va de l'une à l'autre, buvant avec délices à leurs calices odorants ; puis soudain, pris de vertige, il s'arrête trop tard... Il veut s'élever de nouveau jusqu'aux voûtes éternelles, mais dans ses efforts il ne réussit qu'à secouer la poudre blanche de ses ailes et il tombe dans la boue, où en se débattant, il s'enfonce au pied même des fleurs traîtresses qui l'ont empoisonné.

Dans notre bonne ville, il y a, en toutes saisons un joli jardin, où toute la population a son entrée gratuite et peut à son goût y cueillir les fleurs diverses. Aussi, voit-on s'y coudoyer toutes les classes de la société : depuis la jeune ouvrière jusqu'à la grande demoiselle, et depuis l'humble journalier jusqu'au grave magistrat, tous aiment à venir y respirer le parfum *intelligent* de ces fleurs de l'esprit ; les livres. Voilà pourquoi, à certaines heures, ce jardin qui a nom : " La Bibliothèque Publique " d'Edmonton est envahie par une foule d'affamés de lecture qui cherchent sous des titres plus ou moins mystérieux l'aliment dont leur esprit a besoin... Mais hélas !... combien de ces fleurs vivaces, (écloses dans le cerveau d'auteurs sans foi, ni moralité) cachent dans leurs corolles le poison violent qui tue l'âme et la rend impuissante à s'élever au-dessus de cette terre pour jouir de la Lumière et de la Vérité...

Jeunes filles, mes amies, prenez bien garde de vouloir vous griser aux parfums dangereux de ces fleurs malfaisantes qui vous arracheraient vos ailes d'anges, fausseraient votre conscience et vous éloigneraient du droit chemin qui seul conduit au Vrai Bonheur.

Quelle est grande et lourde, la responsabilité de ceux qui ont charge de faire croître dans les âmes le Bien ou le Mal, selon le choix, bon ou mauvais, qu'ils font des livres d'une bibliothèque, mais quelle belle tâche est celle de donner à des milliers d'âmes la nourriture saine et fortifiante qu'il leur faut pour s'orienter vers Dieu.

Edmonton, mai 1916.

DAN L'OMBRE.

CHRONIQUE.—Edmonton, 1er février 1915.

..... le sermon est terminé et pendant que la messe s'achève, un Canadien-français a l'honneur de... *passer le chapeau* où pleuvent pièces blanches et billets verts destinés à payer le *loyer* du Bon Dieu en attendant qu'Il vienne résider en *propriétaire* à Beverley, grâce à la générosité des paroissiens et au dévouement d'un nouveau Saint-Martin (1) qui, n'ayant pas à partager son manteau, leur donnera son coeur de missionnaire et d'Apôtre.

(1) Le Père Martin, Franciscain.

La Croisade d'un Louis d'Or

Pour l' " Oeuvre des Bons Livres " les Croisés se font de plus en plus nombreux. De toutes les provinces de l'Est comme de l'Ouest nous arrive le bourdonnement joyeux d'abeilles laborieuses cueillant sur les fleurs du patriotisme et de la générosité le miel des gâteaux de l'esprit. Sous forme de livres charmeurs et instructifs, ils feront goûter à nos chers Canadiens-français, la douceur et la beauté de notre Langue, en leur ouvrant un horizon plus clair sur l'histoire de notre pays ; et en donnant à leur âme un nouvel essor vers le Bien avec un amour plus fort pour la patrie.

Cette Oeuvre est, en effet, une " campagne de lumière," puisqu'elle fait surgir de l'ombre, tant de dévouements inconnus jusqu'ici, et d'ardents patriotes qui stimulent notre courage par leur enthousiaste devise : " En avant ! DIEU LE VEUT "—et nous aussi.

DAN L'OMBRE.

Edmonton, 23 mars 1917.

Rêve d'Oiseau Bleu

L'AUTRE soir, après avoir chanté tout le jour et m'être grisé de liberté, en m'envolant haut et loin, dans l'azur du firmament, où brillèrent encore les délicates couleurs d'opale qu'un arc-en-ciel y avait laissées, je revenais un peu las au douillet nid de mes amours, suspendu à l'une des hautes branches du vert bosquet où j'ai pour toi la voûte étoilée et pour voisin le Bon Dieu lui-même en son temple de " St-Joachim."

Après lui avoir adressé en un dernier trille mon " bonsoir " habituel, je m'endors profondément et fais un rêve. . . . De tous les arbres touffus du sombre bocage jaillissent des fruits étincelants de lumière qui rendent plus éclatante la verte dentelle des feuilles leur servant d'abat-jour. Des voix joyeuses retentissent et un essaim de laborieuses abeilles—gracieuses jeunes filles, fraîches comme les fleurs parfumées qu'elles sont chargées d'offrir—envahit les allées grises du jardin en compagnie d'une foule de dames. Parmi celles-ci, je reconnais plusieurs figures sympathiques sur lesquelles on peut lire : " Bonté, Dévouement, Charité " ; leurs noms apparaissent souvent au tableau d'honneur des Bonnes Oeuvres.

La brise douce et caressante m'apporte la voix grave des messieurs, et leur rire franc et sonore.

Des musiciens—habiles et généreux—réveillent dans l'âme des conviés, l'enthousiasme ce synonyme du " succès."

Pour l'amour de Dieu, les blanches mains se tendent suppliantes, . . . et en abondance les pièces d'argent s'y déversent. Je vois Là-haut un chérubin aux ailes resplendissantes déposer sa lyre d'or et interrompre son cantique d'Amour pour inscrire—en traits ineffaçables—les noms des Donateurs dans un luxueux volume intitulé : " Créances du Roi du Ciel."—Puis,

" Soudain un Ange m'invite
" A chanter un grand solo !
" J'avance ! mon cœur palpite . . .
" On entonne un concerto !
" Et d'une voix sans pareille,
" Je prélude avec ardeur !
" Mais . . . quoi ! . . . soudain je m'éveille !. ?..
" Etait-ce un rêve enchanteur ? . . .

Non—c'était la " Fête Champêtre " des Dames des Autels !—

Tel est le récit que me fit " l'Oiseau Bleu."

DAN L'OMBRE.

Edmonton, 23 Juin 1914.

Les deux Soeurs

DÉPUIS toujours je les connais ; elles sont jumelles, ont même taille, même teint, même sensibilité, même souplesse, même douceur et, par conséquent, se ressemblent beaucoup. Nées à la même heure, elles diffèrent cependant de caractère : l'une droite et plus forte semble faite pour commander. Plus hardie, elle est la première à s'avancer s'il s'agit d'ouvrir une porte, de saluer du geste une amie, de recevoir, d'indiquer un siège aux visiteurs, de faire l'aumône aux indigents, de distribuer caresses ou corrections suivant le besoin . . .

Ne dédaignant pas les vulgaires soins du ménage, elle sait—selon le cas—brasser la soupe, tenir la queue de la poêle ou l'anse du chaudron, promener le balai ou la brosse, bien qu'elle préfère—et de beaucoup—manier l'aiguille, le crochet, la plume ou le pinçeau.

Fait étrange : recherchée en mariage, l'anneau nuptial lui est refusé et elle doit se contenter de le voir porter par sa sœur. Celle-ci, plus humble, plus gauche paraît née pour aider et obéir. Quoique pieuse, jamais l'eau sainte ne l'effleure ; jamais elle ne trace le signe de la croix mais, par contre, elle tient avec complaisance, le chapelet qu'avec dévotion sa sœur égrène, la dentelle, le fil, la toile ou le papier sur lesquels s'exercent les petits talents de cette sœur que Dieu lui a donnée et à qui elle se joint dans la prière.

Ces deux sœurs se mettent-elles au piano, de leur commune âme s'exhalent des accents où se révèle encore la divergence de leur nature. La première préfère jouer le thème qui chante harmonieusement ses aspirations, ses joies, ses douleurs et ses espérances réalisées ou irréalisables. *L'autre*, après avoir d'abord accompagné en sourdine, sait aussi chanter, d'un ton plus grave, plus humble, ses sentiments : elle a parfois aussi ses colères et ses désespoirs et elle les traduit avec une force que l'on est loin d'attendre de sa faiblesse . . . mais, bientôt elle s'efface pour reprendre son rôle de gauche et obscur dévouement : elle est destinée à demeurer toute sa vie, l'aide, la fidèle servante de sa sœur jumelle la *Main Droite*, car, pour tout le monde—quoique adroite—toujours elle restera . . . la *Main Gauche* **DAN L'OMBRE.**

Edmonton, octobre 1917.

CHRONIQUE, 8 Juillet 1916.

. . . Dieu merci ! il en existe encore de ces Canadiennes-françaises à l'âme noble et fière qui connaissent leur devoir et savent l'accomplir, même lorsqu'il est synonyme de " sacrifice." Celles d'Ottawa nous en ont donné la preuve ; nouvelles Madeleine de Verchères, elles n'ont pas craint d'affronter ces Iroquois d'un autre âge, qui veulent, non scalper les têtes, mais pis encore, arracher de l'âme d'une jeune génération sa foi, en lui faisant délaïsser sa langue et par là oublier sa nationalité. Mais tant qu'elles seront là, ces mères courageuses, leur patriotisme, comme un arc-en-ciel d'espérance et un présage de victoire, brillera au-dessus du nuage sombre de la persécution ; grâce à elles, nos enfants seront dignes de leurs pères en restant toujours catholiques et français.

Honneur à ces grandes patriotes ! et fasse le ciel que nous puissions imiter leur courage et leur énergie si, un jour, l'avenir nous soumettait à la même épreuve.

UN SOUVENIR

PAQUES est arrivé ! Le soleil radieux l'a salué de ses plus beaux sourires ; puis le grand souffle du vent a fait valser dans la rue une multitude de papiers venus on ne sait d'où ; après les avoir fait tournoyer dans la poussière il les a dispersés, telle une bavarde ses secrets. . . Il s'amuse ensuite à décoiffer quelques flâneurs afin, sans doute, d'éprouver la complaisance inlassable des passants qui, en la circonstance, sont toujours empressés de rattraper le couvre chef déserteur du *front* et de le ramener au *poste* où il est vigoureusement enfoncé, lorsqu'il n'est pas défoncé.

Le vent n'arrête pas là ses exploits ; il nous démontre froidement que Mars — violent dans ses colères — ne veut nous quitter qu'après nous avoir jeté à la face sa mauvaise humeur sous forme d'une poudrière glacée. Elle arrive en larmes sur la terre, mais Avril joyeux qui renaîtra demain en effacera les traces, car son *poisson* ne vit pas d'eau mais de . . . ris : avec cela il règne un jour par an. Dédaignant son éphémère royauté, il se fait humble messenger d'amour ou d'amitié, et se plaît à jeter un doux émoi au cœur des jeunes filles en s'entourant de mystère ; elles ont cependant bientôt découvert le bon ami sous l'écaïlle brillante de ce Poisson d'Avril. Parfois frétilant de malice, qu'il en fait courir de petit monde !. . . et même de grandes personnes !. . . A propos, je me souviens qu'étant élève du Couvent et âgée d'une dizaine d'années, je fus victime d'une mystification le 1^{er} avril : je me permis alors de rendre la pareille à quelqu'un, fut-ce la Supérieure du couvent elle-même. En ce jour — me semblait-il — toutes les hiérarchies devaient abdiquer en faveur du malin poisson.

J'entrai donc en classe avant l'arrivée de notre bonne maîtresse Sœur St-Ludovic (1), et aussitôt je me suis mise à l'œuvre, essayant d'*attraper* mes compagnes, mais toutes se tenaient trop bien sur leurs gardes : je dus battre en retraite. . . En désespoir de cause, j'eus une idée qui me parut ingénieuse : pourquoi ne tournerais-je pas mes batteries vers notre bonne Sœur qui justement arrive ? . . . elle, sans aucun doute, ne pense pas du tout au *poisson* et alors, ma victoire est assurée !. . .

Malgré ses beaux yeux noirs (perçant à dévisager une conscience) qu'elle posa sur moi, elle ne devina rien de mon petit projet et sortit docilement lorsque je la priai d'aller dans le corridor où quelqu'un l'attendait. . .

Comme ce "quelqu'un" était. . . mon *poisson d'avril* ! elle ne fut pas lente à revenir et, en voyant les élèves en proie à une crise d'hilarité que les couverts de pupitres ne parvenaient pas à cacher, elle en comprit vite la cause. Elle eut le bon esprit de ne pas se fâcher : elle rit avec nous puis m'appelant auprès d'elle, m'y retint et me fit comprendre, bien doucement, le respect que l'on doit avoir partout et toujours pour l'Autorité.

Contrite, je lui fis de sincères excuses et n'oubliai jamais cette douce leçon d'un premier avril dont le souvenir traverse encore aujourd'hui mon esprit comme un rayon. . .

DAN L'OMBRE.

Edmonton, 31 Mars 1918.

(1) Religieuse du Couvent de la Présentation, Coaticook, P.Q.

Le Congrès du Parler Français.(1)—Le Congrès est fini !... mais la brise Albertaine est encore parfumée du pur patriotisme dont nos âmes ont été remplies en ces jours mémorables, où nous—Canadiens-Français de tout âge et de toutes conditions—étions par centaines, malgré la température maussade des premiers jours, fraternellement réunis sous l'arc-en-ciel tricolore, pour fortifier dans nos coeurs les invisibles mais puissants liens qui doivent nous tenir tous, partout et toujours fidèlement et étroitement attachés à notre fière étendard aux couleurs de neige, de feu et d'azur !... Comme il est beau lorsqu'on peut ne voir en lui qu'un emblème de pureté, d'amour et de félicité et n'y lire que : " Religion, " " Langue " et " Patrie " ; ces trois grands droits que nous devons, comme nos pères, défendre de toutes nos forces et même au prix de notre sang et de notre vie !...

Durant trois jours, des Orateurs, venus de toutes parts, firent tour-à-tour vibrer avec plus ou moins de maîtrise (—selon l'instrument d'or, d'argent ou de... nerf (?)—l'immense lyre qu'est l'âme canadienne-française de l'Alberta. Était ce la faute de mon malheureux proverbe inscrit au programme : " Qui perd sa langue devient muet. " et qui, pris dans un sens trop simple, était une " terrible " menace ?... Toujours est-il que lorsqu'un orateur, emporté par son louable enthousiasme frappait trop longtemps au... tambour des oreilles, les cordes de l'immense lyre commençait à grincer et les langues s'agitaient... craignant sans doute d'être à jamais condamnés au rigoureux châtement : l'éternel mutisme !... Mais, d'un coup d'archet, le Président (2)—habile chef-d'orchestre—rétablissait l'harmonie et l'auditoire, oubliait alors ses craintes et... ses plaisantes critiques, pour s'enivrer de nouveau aux paroles d'ardent patriotisme qui soulevaient de frénétiques applaudissements.

Edmonton 13 Juin 1914.

(1) Troisième Congrès de la Société du Parler Français d'Alberta, les 8, 9 et 10 Juin 1914.

(2) L'Hon. Wilfrid Gariépy.

CHRONIQUE. Edmonton, 23 Déc. 1913.—C'était par un beau soir de décembre. Le Bon Dieu, sortant pour la nature ses décors d'hiver, fleurissait de givre les fenêtres des maisons et pailletait de minimes étoiles de diamant la robe grise de la terre qui étincellait sous la lumière des reverberes.

Bientôt, une église aux vitraux lumineux apparaît ; le manteau neigeux qui la recouvre est immaculé comme la Vierge dont elle porte le nom. Une foule respectueuse envahit la nef pour y assister à la bénédiction d'un nouvel orgue qui vient de bien loin (3)—de mon premier " Chez Nous "—chanter ici les gloires de Dieu.

Sous les doigts habiles du musicien qui leur donne la vie, les notes, comme des perles s'égrènent pures et sonores exprimant en des nuances exquis les divers sentiments de l'âme croyante qui prie, implore et chante l'hymne de l'allégresse et de la reconnaissance. Ses accents harmonieux, tour à tour déchirants comme l'angoisse, passionnés comme l'amour et triomphants comme la victoire, m'émeuvent et font monter à mes yeux les larmes—cette rosée du coeur—car j'ai reconnu en eux la voix de ma Patrie absente dont ils m'apportent la douce brise du Souvenir !...

(3) Orgue Casavant de St Hyacinthe.

CHRONIQUE. Edmonton, 27 Sept. 1914.

LA population canadienne française d'Edmonton-Nord a salué avec joie l'arrivée parmi elle des "Petites Soeurs Franciscaines" qui viennent profiter du droit d'enseigner le français dans notre province Albertaine.

Déjà, elles ont pris la direction de l'école séparée et commencé à jeter dans les âmes enfantines qui leur sont confiées, les bases d'une instruction soignée et surtout d'une éducation solidement chrétiennes comme seules les religieuses savent le faire.

Ces "Petites Soeurs,"—très grandes dans leur beau dévouement—sont au nombre de trois ; la maison-mère de leur Communauté est à la Baie St-Paul, (Provinces de Québec,) où elle s'occupe spécialement du soin des incurables et des idiots qui, bafoués, insultés ou dédaignés dans le monde trouvent en cet asile béni, l'héroïque dévouement maternel dont ils ont besoin.

Après un tel noviciat auprès de pauvres malades de corps et d'esprit, les bonnes Soeurs savent par expérience de quelles lettres se composent le mot : **Sacrifice** qu'elles ont commencé à épeler en quittant famille et patrie pour se consacrer au service du Divin Crucifié et au bien des âmes qui Lui sont chères. Obéissant à l'ordre donné, elles sont venues, courageuses, travailler avec zèle sur un autre champ d'action non moins difficile que le premier : réveiller l'intelligence des enfants, leur inculquer les sciences utiles et les connaissances nécessaires tout en dirigeant leur âme vers le Vrai, vers le Beau... Cependant, elles ne seront pas seules dans cette tâche, parfois ingrate, car les parents se feront un devoir et un plaisir de les aider en encourageant leurs enfants à se montrer dociles et à bien profiter des leçons de ces Religieuses, si sincèrement dévouées, qui consacrent à cette grande oeuvre de l'éducation, le meilleur de leurs talents et de leur vie.

Voulant rendre à ces Vaillantes, l'exil plus doux, on leur a construit, tout près de l'église St-François, un joli monastère où le soleil—sourire du Seigneur—entre par les nombreuses fenêtres, illuminant de ses joyeux rayons les murs blancs ornés de moulures brunes—image de la bure qui encadre ces âmes virginales embrasées par le feu divin de la Charité!

Conte Authentique.—Edmonton, 13 Septembre 1915.

... combien de gens oublient ou sacrifient leur bonheur présent pour des rêves de richesse ou de gloire qui, s'ils se réalisent n'apportent souvent que peu de joies avec beaucoup de soucis et font regretter amèrement la vie simple où la paix et le bonheur aiment à s'unir.

La Messe des Français à St-Joachim.—Edmonton, 11 Juil. 1915.

... dans l'église où la lumière du jour entre en empruntant aux riches vitraux leurs diverses couleurs, les membres de la Colonie-Française de notre ville et leurs nombreux amis canadiens-français se pressent, graves et recueillis. Unis de coeur et d'âme, ensemble ils viennent devant Dieu *se souvenir*, pleurer et prier.

Une Noce Ruthène

DÈS sept heures du soir, aux abords de la petite église ruthène (St-Joseph) une foule de curieux et... de curieuses se presse, anxieuse de voir le jeune et beau couple qui doit, dans quelques instants, se jurer amour et fidélité pour la vie.

Plusieurs femmes, parmi les plus âgées, portent la coiffure nationale : mouchoir en pointes et de couleur encadrant des figures aux traits fins et à la peau brunié au chaud soleil de l'Alberta.

Après une demi-heure d'attente, les fiancés arrivent : *lui*, bien droit, dans son habit noir ; *elle* toute délicate dans sa blanche toilette de satin et de chiffon, sous le vapoureux nuage de tulle retenu sur sa fine tête brune par une couronne de fleurs d'orangers. Les grands yeux noirs toujours si expressifs, sont modestement baissés et comme attirés vers la gerbe parfumée des fleurs qui remplissent ses bras. Sa longue traîne de satin est soulevée par deux blondes et gracieuses fillettes de cinq ou six ans, portant des corbeilles de roses.

Dans l'église, quatre jeunes filles, tête nue, sont placées près du sanctuaire ; tenant chacune la hampe d'un large drapeau, elles attendent les futurs époux qui font leur entrée solennelle, suivis de près par la foule qui envahit le petit temple où il y a des fleurs à profusion. Les fiancés prennent place dans le premier banc avec les jeunes soeurs de la mariée, vêtues de blanc et la tête ornée de fleurs. Devant l'un des petits autels la mère de la mariée s'est agenouillée ; elle prie avec ferveur offrant sans doute à Dieu le sacrifice qu'il lui faut faire pour le bonheur de sa fille bien-aimée. Pendant que le sacristain distribue aux parents d'énormes cierges de cire brunes, et des cierges blancs et fleuris aux petites porteuses de roses, les fiancés vont avec ces dernières et leur suite se placer à la porte de l'église (à l'intérieur) C'est alors qu'un jeune Evêque (1) à l'air digne et imposant fait son entrée dans le chœur avec deux prêtres. Il est revêtu d'un long manteau rouge sur lequel sont représentés les quatre évangélistes. Toujours assisté des deux prêtres il se rend auprès des deux fiancés et les ramène en leur faisant tenir chacun un bout de la longue étole qu'il porte au cou. Arrivé au sanctuaire, l'évêque s'y rend seul pendant qu'un superbe chœur de chant (sans accompagnement) se fait entendre. Sur un signe de l'officiant les fiancés avancent de quelques pas dans le sanctuaire. Après avoir prononcé le grand "Oui" ils s'agenouillent aux pieds de l'évêque toujours debout près de l'autel, et lisent à haute voix, (en leur langue) l'un après l'autre un acte de consécration, formule de leurs serments.

Monseigneur ayant béni leurs anneaux les leur fait baiser avant de les passer à l'annulaire de leur main droite qu'il couvre ensuite de son étole. Les prières et les chants se succèdent et les fleurs embaument l'atmosphère pendant que se déroule ce majestueux et impressionnant cérémonial. L'évêque prenant deux hautes et brillantes couronnes ornées de pierres et surmontées d'une croix, les dépose sur la tête des nouveaux époux après les avoir présentées à leurs lèvres. Cette couronne, dit-on, symbolise celle que recevront Là-Haut ces chrétiens, s'ils ont accepté le martyre de cette vie en esprit de résignation à la

(1) Sa Grandeur Mgr Bulka, évêque ruthène du Canada.

Volonté Divine. Après de longues prières, ces couronnes sont enlevées puis l'épousée s'agenouillant seule devant Monseigneur, reçoit une triple bénédiction faite avec un large crucifix qu'elle baise. Le marié s'avance à son tour et après une dernière bénédiction, cette magnifique cérémonie d'un grand mariage ruthène, (1) (pendant laquelle tout le monde est resté debout) se termine par une longue allocution du distingué Prélat en langue ruthène que tous écoutent avec le plus profond respect.

Les mariés se rendent à la sacristie pour les signatures puis viennent passer dans l'église entre deux haies de figures émues et souriantes sur lesquelles on peut déjà lire de nombreux souhaits de bonheur—qu'au dehors une pluie de confectis se charge de traduire en accompagnant les nouveaux époux jusqu'à leur carosse.

A la maison nuptiale, où nous nous rendons sur les instances des mariés, nous sommes l'objet d'une chaleureuse réception et nous devons prendre part au banquet présidé par Mgr l'Evêque des Ruthènes accompagné de trois prêtres de la même nationalité. Le " marié " nous cause une aimable surprise en nous adressant la parole en français de même que Monseigneur et ses prêtres.

La jolie mariée, toujours revêtue de son voile et couronnée de fleurs, nous tient sous le charme de sa grâce exquise jusqu'au moment où, trop tôt, nous devons, après un dernier " *Dábránitch* " (bonsoir) quitter cette demeure hospitalière et illuminée de joie pour rentrer. ... **DAN L'OMBRE.**

Edmonton, 6 Sept. 1917.

(1) Celui de Mr George Sekwarock et Melle Emily Chychka.

La Crèche de la Miséricorde.—Edmonton, 25 janvier 1915.

... il faut visiter cette Crèche des Soeurs de la Miséricorde pour avoir une idée exacte du travail persévérant et de l'abnégation constante que demande cette tâche ingrate : élever les enfants des autres. ... Mais quelle pitié nous saisit en apercevant la double rangée de petits lits blancs, très-propres—où reposent une quinzaine d'enfantelets—l'humanité en miniature. ...

Oh ! venons tous en aide à ces Saintes qui ont bien assez de consacrer leur vie à cette Oeuvre sans craindre de la voir périr faute de la goutte de rosée : *l'aumône* qu'elles attendent de nous.

Jeunes filles dont le coeur s'émue si facilement devant la souffrance, ayez compassion des tout-petits malheureux ; pensez à eux et sacrifiez à leur intention une fantaisie, une fleur, un article de toilette et donnez en le prix à la Crèche, si vous voulez que les roses du bonheur répandent sur votre vie leur parfum doux, suave, à nul autre pareil.

Et vous, Messieurs les Célibataires—jeunes gens—quelque soit votre âge—je vous crois toujours jeunes si vous avez du coeur.

La bourse d'où l'aumône s'épanche ne reste jamais vide parce que Dieu lui-même se charge de la remplir.

La St. Jean-Baptiste à Edmonton, 23 Juin 1915.—..... et après trois vigoureux hurrahs ! à l'adresse du président et trois autres pour M. le Curé de l'Immaculée Conception, la foule se disperse emportant de cette fête, le plus charmant souvenir, en même temps que le doux espoir de se retrouver souvent comme aujourd'hui, Canadiens-français unis, joyeux et fiers de notre nationalité.

"Lise" (1) Edmonton, juin 1916.—C'est jour de fête au couvent de C***. Les élèves revêtues de longs voiles blancs envahissent, telle une houle neigeuse, la grande allée de la chapelle. Au coup discret du signal, toutes se prosternent devant le Tabernacle où, de Sa prison de pâle satin enrichi des perles d'or d'un collier (qu'une jeune élève a, de grand cœur sacrifié à cet effet.) L'Ami divin reçoit les hommages et les prières de ces jeunes filles à l'âme aimante et pure. Elle se divise en trois groupes : les grandes, sages et recueillies portent sur leur physionomie et dans leur maintien ce cachet de distinction mystique acquise au contact des bonnes Religieuses de la Présentation de Marie : les moyennes aux allures plus vives, cachent, (pour la plupart) sous une gravité—parfois un peu exagérée—l'espièglerie de leur âge ; puis enfin, vient "l'armée des plusons" les petites—qu'une novice conduit en avant tout auprès de Celui qui aimait à dire : "Laissez venir à moi les petits enfants."

Dans la pieuse atmosphère de la blanche chapelle, où les suaves parfums des lilas et du muguet se mêlent à celui de l'encens, la prière jaillit sans effort lorsque la douce voix de l'orgue, accompagnant en sourdine le chant superbe de Sœur St-P... transporte les jeunes âmes au paradis d'où la clochette d'argent les rappelle bientôt pour leur faire répéter : "Seigneur je ne suis pas digne ! . . ."

C'est le moment solennel de la Communion : précédées des Religieuses qui, sans bruit, quittent leurs stalles, les grandes, baissant leurs voiles se rendent, deux à deux, à la Table sainte, suivies des autres élèves.

Une fillette, Lise, va aussi recevoir le bon Jésus et après avoir prié un peu, aussi dévotement que le lui permet la légèreté de ses dix printemps, elle commence bientôt, comme le papillon sur le lilas voisin, à remuer ses ailes de tulle . . . Ne rencontrant aucun regard pour la rappeler à l'ordre, la petite tête blonde tourne de droite à gauche, puis de gauche à droite et enfin en arrière où elle s'immobilise . . . Est-elle, comme la femme de Loth, changée en statue ? . . . Ses yeux, bleus comme le coin de ciel qui se laisse voir à la fenêtre, restent fixés, longtemps, longtemps songeurs sur le même point : une douce figure d'adolescente aux longues paupières modestement abaissées, aux joues exquis de fraîcheur où le feu de l'amour divin met une flamme rose : aux lèvres tremblantes s'agitant à peine dans une ardente prière d'actions de grâces : une figure d'ange ou de sainte en extase. La petite Lise n'en peut détacher sa vue et, cette vision d'une âme remplie de foi vive, se grave à jamais dans sa mémoire . . .

Lise, devenue grande, a quitté son couvent, emportant dans son cœur, comme un immortel bouquet, le souvenir de ses dévouées Maîtresses et de ses chères compagnes, surtout de celle qui l'a tant édifiée. Dans le tourbillon de la vie mondaine combien de fois sa figure d'ange revint ranimer la piété de Lise et la faire se désoler de n'être que froideur et indifférence en la présence de Dieu . . . Quel secret avait donc cette autre jeune fille, pour être aussi ardemment pieuse et bonne ? Lise le découvrit par hasard, à la Bibliothèque paroissiale de X., où, en cherchant un remède à son ennui, elle trouva en même temps le don de Dieu, la foi ardente qui, en illuminant son âme, lui fit comprendre beaucoup de choses, celle-ci, entre autres : pour vivre heureuse sur terre, il faut que l'âme reste unie à Dieu et l'un des meilleurs moyens pour cela c'est la "lecture des bons livres." Aris, surtout, aux jeunes filles qui liront ici l'histoire de mon amie Lise.—Edmonton, juin 1916.

"DAN L'OMBRE"

(1) Cette page est tirée de la vie de DAN L'OMBRE, dont les prénoms étaient : Marie, Elizabeth, Blanche. A remarquer les guillemets de "Lise." Un jour je lui demandai—"Pourquoi mets-tu des guillemets au-dessus de ta signature ?" (Voir lière page) Elle répondit : "C'est pour me cacher."

RÉMINISCENCE. Extrait du "Patriote de l'Ouest" 11 et 18 nov. 1915.

Soeur R... aussi humble que bien douée — se hâte de mettre fin à nos sincères compliments en nous présentant "La Reine" de l'Asile St Jean de Dieu.....

..... la vue seule de ces infortunés êtres étreint le coeur de tristesse et de pitié, même lorsqu'on serait tenté de rire de leurs petites manies et de leur langage incohérent, souvent comique.

Quelle admiration ne ressent-on pas pour les saintes Religieuses qui, renonçant à une existence brillante et facile dans le monde, viennent ici faire l'holocauste de leur vie, et immoler leurs volontés et leurs goûts au soulagement et au soin de cette misérable partie de l'humanité déchue dans ce qu'elle avait de plus noble : l'intelligence.

... Soeur R... nous garde à causer encore quelques instants. Sa figure joyeuse et sereine chasse en nous les impressions pénibles ressenties au cours de la visite des aliénés, et nous écoutons avec intérêt le récit qu'elle nous fait du roman (?) de sa vie :

Elle était alors jeune fille et s'appelait Marie. Se croyant appelée à la vie du monde où tout lui faisait fête, déjà, elle avait fixé son choix sur l'un des nombreux aspirants à sa main et elle attendait en chantant, la réalisation de ses rêves d'avenir : rêves de joies légitimes, et de gloire — peut-être, car Marie n'était pas aveugle, et sans être vaniteuse, elle se rendait parfaitement compte de l'admiration suscitée par sa voix, don merveilleux qu'elle avait reçu du ciel.

A cette époque, l'une de ses soeurs, l'aînée, était religieuse et une autre, attirée comme celle-ci vers les souffrants et les deshérités, se préparait à l'aller rejoindre dans la grande " Famille de la Providence." La veille de son départ, une soirée fut donnée à la maison paternelle en l'honneur de la future novice qui allait faire ses adieux : parents et amis s'y réunirent en grand nombre pour lui présenter leurs vœux et leurs félicitations mêlées de regrets.

Pour la circonstance, Marie avait appris " La prise de voile," afin d'exprimer par ce chant les sentiments de sa soeur aînée qui devait, le lendemain, quitter pour toujours ceux dont elle avait fait jusque là le bonheur et la joie. Un profond silence s'établit, lorsque, sur la prière de l'assistance, la chanteuse, tout émue, commença ; dès les premières phrases de cette sublime musique vocale, de tous les yeux s'échappent de brûlantes larmes que personne, dans son émotion, ne songe à cacher ou à retenir.

Tous les regards chargés de pleurs sont fixés sur la cantatrice qui, transfigurée, semble poursuivre une vision surnaturelle : dans son oeil humide et doux passe et repasse une flamme de sacrifice. Dans ce triste " Adieu," où la future religieuse sent en elle la nature défaillir en s'arrachant aux liens si chers qu'elle doit briser, et où elle implore de Dieu la grâce qui va lui en donner la force, Marie se surpassa ; c'est que toute son âme de soeur et d'artiste vibre et pleure dans sa voix qui jamais ne s'est fait entendre aussi belle, aussi expressive....

On la comble de caresses et de compliments, mais nul ne se doute qu'il vient d'entendre " *le chant du cygne* ". Personne ne sent que durant ce chant, Dieu a parlé au coeur de Marie... Oui !... Un instant il lui a fait oublier le monde, pour lui indiquer sa *vraie voie* et Marie, en attendant l'*appel* s'est soumise à la Volonté Divine. Généreuse, elle a répondu :

Adieu parure !

Tombez cheveux !

Robe de bure

Voilà mes vœux !...

puis elle se soustrait aux éloges qu'on lui prodigue et s'enfuit à sa

chambre. Là au pied du crucifix qu'elle baise et arrose d'un torrent de larmes, elle renouvelle son *serment*.

Le lendemain, au noviciat des Religieuses de la Providence, il y avait double prise de voile et Marie devenait "Soeur R..." "JEAN L'OMBRE"

Billet sans date : Loin du bruit du monde nous nous sentons plus près de Dieu, et nous voyons clair dans notre âme qui se recueille devant la belle nature. Le bonheur ne se trouve pas dans l'agitation mais dans le calme et la tempérance des désirs.

EXTRAIT D'UNE LECTURE : "AIDE AUX BONS LIVRES" ... aux jeunes filles, comme aux jeunes gens et aux enfants, les bons livres donneront du caractère en mettant au coeur l'amour du vrai et du beau, l'amour du devoir, du dévouement et du sacrifice, qui fait les belles âmes. Ils leur apprendront encore le secret du bonheur, c'est-à-dire celui de se rendre utile en cette vie, où, dit-on "l'inutile devient nuisible." De plus la lecture des bons livres nous aidera à affermir notre foi et à garder notre mentalité qui *doit* rester française.

... je finis ce petit exposé qui est loin d'être un discours en *trois points*. J'en mettrai un, cependant, le point final qui je l'espère vous attachera solidement à l'"Oeuvre des Bons Livres."

JOURNAL : New York 21 mars 1919.—Nous allâmes à la Gare Centrale nous reposer tout en faisant une *étude* de figures inconnues, joyeuses, sereines, inquiètes, tristes, brillantes de plaisir ou d'espérance. Une jeune fille blonde élégamment habillée passe : elle a l'assurance que donnent la beauté et la richesse. Elle n'a pas besoin de regarder pour savoir qu'on la voit. Mais en face de moi, que fait cette jeune fille pâle, à l'air souffrant, qui étouffe des sanglots et regarde sans voir. Elle semble suivre en elle-même le fil d'une histoire douloureuse, la sienne probablement. Parfois elle ferme les yeux comme pour en dérober aux étrangers l'immense tristesse qui s'y reflète. Qu'a cette malheureuse enfant ? ... Je me sens prise de pitié pour elle lorsque je la vois se torde les mains comme de désespoir ; nul bijou n'orne ses doigts. Sa mise est propre mais peu riche. Elle est là assise solitaire, tenant compagnie à la douleur morale dans laquelle elle semble s'obstiner. Elle ne paraît pas avoir plus de 18 à 20 ans. Elle n'est pas en deuil, que pleure-t-elle alors ? mystère que je ne pourrai jamais éclaircir car l'heure est arrivée pour M^{de} Boivin et moi de partir. Notre *étude* est terminée mais un problème reste sans solution. Je garde dans ma mémoire la jolie figure pâle aux yeux douloureux. ... J'ai la sensation d'avoir côtoyé là, une douleur, peut être sans espoir, qui fait explosion devant la joie d'autrui comme si le contraste faisait déborder l'amertume du chagrin...

JOURNAL : Chicago 20 mai 1918 ... tous les costumes, en satin blanc, manteau, robe, chapeau portaient en noir des lignes et des notes de musique. Sur des toquets blancs, une double croche servait d'aigrette. Deux escaliers sur la scène représentaient la portée, la clef de sol et des notes ; c'était féérique, de bonnes chanteuses, d'excellente musique mais ... le concert duo de notre amour vaut tous les concerts de la terre. N'est-ce pas Jos ?

JOURNAL : 31 déc. 1917.—Pauvre Année !... c'est aujourd'hui le dernier de tes jours !... Demain tu seras le Passé, c'est-à-dire le feuillet tourné où l'on ne revient que par le Souvenir.

... Jour de paix, d'amour, de bonheur, difficile à décrire mais bien doux à vivre.

... Amour ! amour ! harmonieux duo de ce jour.

L' "Oeuvre des Bons Livres" est fondée sur l'or (1) et dans l'ombre
1 On \$20, d'or d'ici la Croisade du Bon Louis d'Or offert par M. Alex. Daoust.

JOURNAL : à Carillon, 24 mai 1919.—Dollard, ce jeune héros dont la foi et la piété égalaient le courage, est revenu pour ne plus mourir. Il est revenu pour servir de modèle à la jeune génération qui a soif d'idéal et veut continuer par une vie exemplaire la chaîne glorieuse qui les attache au passé.....

...ils (les jeunes) sauront admirer et soutenir les apôtres qui se dépensent par la plume et la parole pour former une élite—non de surface—mais recrutée dans la fine fleur catholique, canadienne-française.....

EN LISANT MON JOURNAL 1918... la longue allée grise bordée d'érables, où ma soeur et moi aimions à nous installer pour écrire ou travailler... nous échangeions quelques pensées puis gardant un silence plein de réflexions, nous méditions chacune de même sujet aussi mystérieux qu'intéressant : l'*avenir*, cet éternel point d'interrogation, enveloppé d'un nuage rose, qui se pose énigmatique, plein de joyeuses promesses devant les yeux de la jeunesse.....

JOURNAL : 1er janvier 1918... à ce moment solennel où deux années se rencontrent sur le seuil du Temps, reines éphémères condamnées au même sort, et couronnées de douze fleurs vouées à l'effeuillement.

JOURNAL : Chicago 13 mai 1918... et la foule arrivait à plein chars et pleine rue !... Des hommes, des femmes à l'air distingué, de grosses matrones à l'air "à bout de force," des élégantes, des messieurs à monocle et... à binocles souraient tous vers le *tabernacle* de Billy Sunday entendre un joueur de Base Ball parler de religion.

JOURNAL : 14 avril 1919 au "New York Post Graduate Hospital." Madame Shave était assise auprès de son mari. Ils ont l'air de s'aimer. Ils parlent de l'opération du mari fixée à 2 hres cette après-midi. Jos les rassure quand au résultat, mais je devine l'état d'âme de l'épouse qui cache son anxiété sous un air de confiance et de sérénité, je l'observe et vois le tremblement nerveux de ses doigts qui brodent. De temps à autre ses yeux rencontrent ceux de son mari. Que de choses ils se disent dans ce regard que je comprends. Leurs deux âmes sont à l'unisson c'est visible !.....

A une heure et demie Mde Shave ne brode plus... elle regarde son mari dont la toilette est faite et qui attend l'heure fatale où il devra aller offrir son corps au couteau... à la mort peut être.....

LETTRE. (fragment) Madame... je vois que vous m'aimez... puisque vous vous exagerez si bien mes qualités, car l'amitié—comme l'amour—doit avoir le voile de l'indulgence sur les yeux. Je voudrais, ma chère amie, posséder toutes ces belles qualités dont vous me gratifiez, mais hélas ! dans l'ombre comme à la lumière j'en ai à peine l'ombre !

JOURNAL : 24 nov. 1917.—Il y avait beaucoup de brume hier soir et les poteaux des reverbères ressemblaient à de longs fantômes portant un fanal sur leur tête... J'évoquais mon passé où beaucoup de souvenirs s'embrument dans les occupations du présent ; mais ils brillent encore dans ma mémoire comme les lumières dans le brouillard qui les tamise.

—Ce bal servira de balle.....

—Jos lit toute la veillée..... mes *mémoires* !

N.B.—Vu l'exiguité de notre journal, et aussi pour d'autres raisons dont l'une le manque de caractères typographiques de notre imprimeur, nous n'avons suivi à peu près aucun ordre dans la publication du présent numéro.—CORRECTIONS : page 2, deuxième ligne : "J'ai aujourd'hui dix-neuf ans." Page 3, 8 sept. 1907, le manuscrit dit : "Les années m'ont passé sur la tête sans vieillir mon cœur", etc., etc.

Dans un de ses articles *brise nationale* avait été remplacé par *brise matinale. Fleur* par *pleur*. Elle écrivit à ce sujet, une courte lettre que je transcris. Cependant elle ne la fit pas parvenir à "M. le Rédacteur." La voici :

Monsieur le Rédacteur,—Veuillez donc voir à ce que vos protes, ne changent rien dans nos articles, ni la composition ni la ponctuation. Ils nous font parfois dire leur pensée et non la nôtre.—DAN L'OMBRE

JOURNAL : SUR L'ATLANTIQUE 1913. . . . l'orchestre vint au salon nous donner un concert ; elle attire les gens comme le miel les mouches.

JOURNAL : Paris, Grand Hotel de Rome et d'une horloge (sous globe) qui s'obstine à ne pas faire entendre son tic tac—peut-être pour nous donner à espérer que notre bonheur ne s'enfuira pas avec les heures mais durera tant que nous entendrons le tic tac de la vie dans nos poitrines.

JOURNAL : Paris, 14 juil. 1913, A LA REVUE MILITAIRE DE LONGCHAMP . . . la foule allait toujours grandissante ; nous étions pressés, presque écrasés. . . Heureusement que les saillis d'esprit français qui se croisent à droite et à gauche, nous amusent et nous empêchent de regretter notre liberté, pour l'instant, bien entravée.

Soudain une femme s'évanouit non loin de nous. Jos, en homme de devoir, se hâte de la secourir et, avec l'aide de deux spectateurs charitables, la transporte vers l'ambulance où je le suis . . . J'eus un moment de distraction et le perdis de vue, apercevant, près de moi, un homme de haute taille avec un habit semblable à celui de mon époux, je me suspendis à son bras, mais tout à coup, je m'aperçus, à ma profonde surprise, que celui dont je tenais le bras, avec force, était . . . un inconnu à longue barbe. . . et mon Jos, qui n'avait pas quitté sa malade, était déjà loin dans la direction de l'ambulance. Je ne fus pas lente à quitter le bras de monsieur Inconnu (*qui n'avait pas protesté*, trop absorbé sans doute, par la vue de la dame évanouie) et je cours rejoindre mon cher époux que j'avais grand peur de perdre dans cette foule. C'eut été payer trop cher mon involontaire infidélité

JOURNAL : Marseille, 10 juillet 1913. . . . nous descendîmes sur la plage pour contempler de plus près les vagues qui viennent se briser sur des roches énormes, ou les caresser légèrement et courir ensuite entre elles pour aller mourir sur le sable

. . . nous arrivons sur la plage où la mer vient, avec de sourds grondements, se ruer sur le sable que nous foulons.

JOURNAL : 1er juin 1918. . . un coup de coude involontaire de Jos me fit lui dire : " Tu secoues trop fort la branche où sont perchés les petits oiseaux de mon inspiration farouche, ils s'envolent, au moindre bruit ou mouvement, pour revenir dans le calme et le silence. . . amoureux !! " Jos rit et. . . .

JOURNAL : 22 juillet 1918. . . . J'écris en plein champ à 10 milles de Leduc. Après avoir cueilli une gerbe de fleurs naturelles de toutes couleurs et admiré et béni Dieu en elles, je viens m'asseoir dans l'auto prise du désir de griffonner. Par bonheur je trouve dans mon sac un crayon et un carnet : Vole au gré de ma pensée petit crayon ; mais voilà Jos qui s'en revient et tout rentre dans le sac.

" LE PATRIOTE DE L'OUEST," 16 Juin 1920. . . . De nombreuses années ont passé . . . Le jeune C. . . après avoir repris et terminé ses études, a fondé un foyer, élevé chrétiennement une nombreuse famille. Citoyen intègre, honorable et honoré, fervent chrétien, toujours il a donné l'exemple de toutes les vertus. Ses cheveux ont blanchi, mais sur sa poitrine, autrefois offerte aux balles Garibaldiennes, brille aujourd'hui à côté de la médaille *Bene Merenti*, l'étoile des *Chevaliers de l'Ordre de Pie IX*. (1)

Il fait honneur à sa religion, à sa patrie et à sa race, parce qu'il sait rester fidèle à sa belle devise de Zouave Pontifical : "*Aime Dieu et va ton chemin !*"

(1) M. le Chevalier Ferrier Chartier, père de " DAN L'OMBRE."

JOURNAL, 14 Mai 1915.—Il y a deux ans ce soir j'étais chez nous, là-bas à St-Hyacinthe. Dans la journée, Aline était allée faire des emplettes pour son trousseau, et je l'avais accompagnée dans les magasins, sans que l'ombre de l'envie ou de la jalousie fût venue troubler mon cœur, car mon âme était étroitement unie à Dieu, et en récompense, Il m'accordait la résignation à sa Volonté, qui me faisait entrevoir pour l'avenir des jours tranquilles et heureux, passés à soulager et à adoucir la future vieillesse de mes chers Papa et Maman dont je serais l'unique *pilier*, tout en donnant la surabondance d'affection de mon cœur aux petits enfants de mes frères.

Le soir, avant de partir pour le mois de Marie à la Cathédrale (où je devais jouer l'orgue) j'avais rendu la maison agréable à l'oeil, car nous attendions la visite de M. le Curé Ethier d'Edmonton qui nous en avait avertis par téléphone. A mon retour de l'église avant d'entrer chez nous, j'avais jeté un coup d'oeil par la fenêtre, et ayant aperçu deux étrangers, je crus qu'ils étaient deux prêtres. Aussi fus-je un peu surprise, lorsque Maman me présenta M. Ethier et... le Dr Boulanger, ce qui me causa une certaine gêne, mais je m'en remis bientôt. J'allai enlever chapeau et manteau, me passai sans coquetterie la main dans les cheveux, que mon chapeau devait avoir un peu aplatis et, sans plus de cérémonie, je retournai au salon. J'étais bien loin de croire que j'étais le sujet d'un examen... double car il paraît que d'un côté, j'étais suivie du regard de M. Ethier, et de l'autre, le Dr observait tous mes mouvements. Je m'assis à côté du piano—mon grand ami—près de notre visiteur laïque, n'ayant aucun soupçon qu'il aurait désiré me revoir le lendemain

“*Fiat*”—Edmonton, 6 Juillet 1915. *L'arc-en-ciel est dans la nue !...*” après l'épreuve, comme après l'orage, ses brillantes couleurs ramènent l'espoir et cette fois, les larmes de la religieuse (une Soeur de la Providence) sont douces comme la pensée qui remplit son âme : celle d'embrasser bientôt ses vieux parents qu'elle n'a pas vus depuis dix-sept ans—dix-sept siècles à l'horloge de la Séparation. Et, vers eux elle s'en va, remerciant de tout son cœur le Divin Maître qui éprouve ceux qu'Il aime pour leur faire en suite mieux goûter le bonheur qu'Il leur destine.

CHRONIQUE.—Edmonton, 5 Mai 1915.
 . . . dans l'un de ces “shacks” numérotés—asile de la pauvreté et du sacrifice—faiblement éclairée par une lampe fumeuse, une jeune femme est étendue sur un lit de souffrances, au fond de l'unique pièce qui sert à la fois de cuisine, de salon et de dortoir.

Sur la muraille, est suspendu un médaillon contenant le portrait du mari, du père qui, enrôlé ici comme soldat, tout d'abord pour donner du pain à sa famille, partit l'un des premiers, faisant—comme tant d'autres braves—l'héroïque sacrifice de tout quitter au cri d'appel de la France, sa Patrie. Je me demande comment et où sa vaillante jeune femme trouve le courage de supporter, sans se plaindre, toutes ces épreuves. Mais, à portée de sa main, j'aperçois. . . . un *chapelet* et je ne cherche plus, car j'ai deviné ; ses inquiétudes, ses ennuis, ses souffrances physiques et morales, tout est déposé dans le cœur de Marie, Consolatrice des Affligés qui, en retour, répand dans cette chaudière le souverain baume de la Résignation en y faisant croître le rameau vert de l'Espérance.

A cet humble foyer où, en entrant, j'appréhendais de rencontrer le désespoir, je suis édifiée et heureuse d'y saluer le fier blason “Religion et Patrie” trop souvent absent de plus d'un palais, et qui brille ici avec tant d'éclat.

—Le baiser est le sceau et le saut de l'amour.

BONNE ANNÉE, 1er JANVIER 1917

Je vous souhaite, mes chères Lectrices par ce souhait qui, pour être *antique*, n'en est pas moins d'actualité. Qu'il s'adresse aux amis ou même aux indifférents, il est l'expression renouvelée d'un sentiment sincère. En ce jour, où l'Année naissante nous arrive souriante, pleine de mystérieuses promesses, elle nous met au cœur cette joie émue, semblable à celle éprouvée devant le berceau d'un nouveau-né. Le cœur le plus endurci est en ce jour enclin à l'indulgence, à la bonté et à la charité : il éprouve le besoin de souhaiter aux autres ce qu'il désire ardemment pour lui-même : *le bonheur*

A nos petits enfants canadiens français de l'Alberta, je souhaite l'amour et la conservation de notre belle langue et, pour la défendre, la vaillance de nos ancêtres.

Travaillons, non pour la gloire mais pour le règne du Bien.

Pour que l'éducation des enfants soit parfaite, il *faut les faire* aujourd'hui ce que l'on veut qu'ils *soient* plus tard.

Travaillons sans relâche, à coopérer à l'oeuvre des RR. PP. Jésuites et des RR. PP. Oblats, dont les collèges sont comme la voie au triomphe, dans une arène où se livre la lutte pour la suprématie intellectuelle dans l'Alberta.

RÉMINISCENCES D'UNE SOIRÉE DE CARTES. Edmonton, 15 Fév. 1915. pendant qu'à l'église de l'Immaculée-Conception, la Vierge toujours étend en un geste maternel ses bras protecteurs sur sa paroisse Canadienne-Française, la porte du soubassement s'ouvre, et l'on aperçoit une salle spacieuse, bien éclairée et ornée de banderoles tricolores.

On dirait un immense jardin de trèfles à *quatre feuilles* avec ses innombrables tables décorées des fleurs vivantes de la jeunesse ; de charmantes jeunes filles, d'honnêtes jeunes gens et aussi . . . quelques frais bouquets du Passé : figures souriantes sous la couronne de cheveux gris ou blancs, et inspirant le respect et l'affection.

CHRONIQUE. Dimanche 28 Fév. 1915. . . à mesure que l'auto file vers la campagne, les bruits de la grande ville, diminuant peu à peu, deviennent imperceptibles et sont remplacés par la bienfaisante paix qui se dégage des champs blancs auxquels le ciel neigeux semble vouloir s'unir et se rendre par là, plus accessible à la jolie paroisse de St-Edmond d'Elm-Park, groupée auprès des usines qui donnent aux travailleurs le pain du corps, non loin de la petite église, où deux prêtres zélés distribuent, sans compter, Celui de l'âme. La croix du clocher, surmontée du fier Coq Gaulois dit l'origine et le patriotisme du dévoué Curé.

UNE VISITE A L'HOPITAL DES SOEURS GRISES. Edmonton, 23 août 1914. . . . à la disposition artistique de ces fleurs de l'amitié, on reconnaît la main délicate de Celle qui, héroïque, a volontairement renoncé à cueillir les fleurs éphémères de la vie, préférant cultiver dans la prière et le travail, cette plante précieuse du sacrifice dont les épines sont sur la terre et dont les roses ne s'épanouissent qu'au ciel sous les yeux du Divin Jardinier. . . . Il en tresse les couronnes destinées aux Elues qui cachent sous l'humble bure noire ou grise des cœurs, véritables trésors de bonté, d'abnégation, d'ardent amour de Dieu et d'admirable dévouement.

JOURNAL : 3 Décembre 1919. Jos. ripostâ : " La publication du " *Canadien Français* " et des pamphlets du " *Bon Combat* " ainsi que leur distribution—gratis sur demande—me coûtent moins cher que si je prenais un " *petit coup* " ou que si ma femme était *swell* .

Les Anglichons, Octobre 1916.—Monsieur le Rédacteur, Dans l'article du Dr Godin, paru dans le "Patriote de l'Ouest" et reproduit par le CANADIEN-FRANÇAIS, il est parlé, avec des mots cinglants des Canadiens-français parlant anglais dans leur famille. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps que votre journal parte une campagne et dénonce ces faux canadiens qui pensent faire les *distingués* en parlant à leur femme, à leurs enfants, à leurs frères et sœurs, une langue qui n'est pas la leur. Souvent aussi c'est par ignorance, surtout parmi les jeunes. Pour ma part, je ne donnerais pas mes filles aux *anglichons* et n'aurais pas grande confiance dans la force de caractère d'une jeune fille capable d'oublier ou d'ignorer le parler de sa mère.

UNE PAGE DE MON JOURNAL.—Edmonton, 24 Mai 1914. . . l'âme imprégnée de poésie, je me mets à écrire . . . de la prose! . . . Un "maringouin"—plus curieux que gourmand—vient se poser sur ma plume où il demeure en contemplation (?) devant mes pattes-de-mouches qui couvrent déjà la page blanche étalée sur mes genoux; intrigué, ne comprenant sans doute rien à cette nouveauté: "une soi disant "chroniqueuse, atteinte de la maladie "chronique" de faire des "chroniques" même en pleine campagne! . . .—il part, entraînant dans sa course un ami qu'il conduit vers un bosquet voisin... pour lui conter l'aventure. . . DAN LOMBRE.

DEUX BILLETS

A Soeur Ste Claire, (1) Québec.

Révérrende Soeur. A l'étoile Sainte et Claire, dont le rayon bienfaisant illumine la vie de mon cher époux, j'offre mes remerciements et je rends hommage. . . . DAN L'OMBRE.

Chicago, 20 Mai 1918.

Réponse (fragment)... le rayonnement projeté de Chicago par une *Ombre* lumineuse le 20 Mai 1918, illumine encore le cœur de votre vieille amie.

SR. MARIE DE STE CLAIRE.

Bon Pasteur, Québec, 3 Janvier 1920.

JOURNAL :—Hier à Legal j'ai fait une lecture sur l'Oeuvre des Bons Livres. J'ai fait ce sacrifice pour plaire à Jos, qui le demandait. J'écris à Aline qu' "on m'a applaudie, félicitée," mais ouf! j'avais fini! . . .

JOURNAL : **Aux Chutes Niagara**, 18 juillet 1918. . . nous marchons au hasard, puis, sur quelques indications données avec complaisance par des passants, nous nous dirigeons vers les deux ponts rouges, sous lesquels passe la nappe écumeuse des cascades. Elles chantent une éternelle berceuse, tandis que leur dentelle blanche va se noyer plus loin dans d'autres vagues, qui à leur tour vont s'évanouir pour faire place à celles qui succèdent, comme dans les générations, la dernière a donné place à la nouvelle.

Devant ce tableau, je ne puis m'empêcher de méditer sur le néant des choses qui passent. Seul, Dieu qui met en mouvement les vagues, et donne la vie aux générations, demeure immuable et magnifique dans ses oeuvres.

JOURNAL : 22 mai 1918. . . Jos fit accepter par le "Chicago Tribune" l'article écrit contre Roosevelt, que l'on parle de nommer consul d'Italie. Il lui reproche de vouloir une seule langue—la langue anglaise partout au Canada comme aux Etats-Unis. Jos dit que par conséquent Roosevelt ferait un bien mauvais diplomate.

(1) Cette religieuse fut la lière institutrice du Dr Boulanger à St. Georges, Beauce, P.Q.

UNE LETTRE

Ma bonne amie : Je viens d'écrire vingt lettres !... (1) j'en ai les doigts à demi-ankylosés, mais la plume que j'ai toujours à la main... — "comme d'autres l'ont sur la tête" diras-tu malicieusement—ma plume, te dis-je ne veut plus s'arrêter. Elle vole, non au gré du vent mais au caprice de mon esprit ; les ailes baissées et frémissantes, l'œil ruisselant, sans cesse elle va, de gauche à droite, de l'Ouest à l'Est, et vaillante, refuse le repos — Attirée peut-être par l'aimant de ta pensée, — ce soir elle court vers toi pour t'apprendre la grande nouvelle : hier j'assistais à une Noce *Morinvilleoise* ! (2) — "Une Noce ? ! ?" et déjà je vois d'ici dans tes yeux brillants, surgir mille points d'interrogation sur la couleur des toilettes de la mariée et des invitées, etc., etc. Sans répondre à tous, je veux bien satisfaire un peu ta curiosité par cinq ou six coups de plume et ce sera tout car l'heure du "couvre-feu" aura depuis longtemps sonné pour moi.

Une belle noce ? Oui, ma chère, juges-en : une température idéale, un soleil printanier sous lequel la neige fondait en larmes de joie ; beaucoup de monde, de jolis et chics mariés, de fraîches demoiselles d'honneur, une cérémonie religieuse imposante où le grand *Oui* est prononcé et répété en harmonieux écho par une voix douce ; sortie triomphale au son de la musique ; succulent dîner dans une salle exquisément décorée de banderolles de satin blanc, de fleurs et de blanches clochettes *muettes* comme l'émotion mais aussi *éloquentes* dans leur symbolisme que l'adresse envers lue par la petite sœur de la mariée. Cette poésie (Oeuvre de Gallic) (3) faite de regrets et de bons souhaits amène des perles humides à tous les yeux puis, après *l'ondée, l'arc-en-ciel* joyeux reparait vite à la table du *Bonheur* écrit en lettre sur le gâteau nuptial, comme sur les traits des nouveaux époux, illuminés par la grâce d'état, sans doute !... — Du haut de leurs cadres, les grands-parents de la jeune mariée semblent prendre part à l'honnête réjouissance et bénir le nouveau foyer, où continueront de se perpétuer les vertus ancestrales. L'un des orateurs parle avec sentiments de ces chers disparus qui ne vivent plus que dans nos coeurs par le souvenir ; il évoque *passé, présent* et *avenir*, cette triple chaîne qui nous rive à la vie, en attendant qu'à notre tour, nous atteignons les rives de la Vie Éternelle. Les chansons et fraucs rires succèdent aux discours ; la gaieté est générale et *sobre*, comme ceux chez qui elle règne, car pas une goutte de liqueur spiritueuse n'a été versée aux convives. En cette occasion, les maîtres de la maison snt su faire preuve d'une *belle* énergie en démontrant que l'on peut fêter—même des noces—sans la *dive bouteille* au fond de laquelle le *diable* toujours se tient, dans l'ombre. Honneur à ces amis de la Tempérance ! N'est-ce pas ma chère, que leur bon exemple mérite d'être cité et imité ?—Sur cette réflexion, je te laisse en te disant un doux au revoir !

Ton amie sincère,

Edmonton, 5 Février 1917.

BLANCHE. (4)

(1) Ces lettres étaient des réponses aux bienfaiteurs de "L'Oeuvre des Bons Livres."

(2) Celle de M. et Mad. André Desnoyers.

(3) Le R. P. Cochet, s.c.j. auteur de l'hymne de la Société St Jean-Baptiste ; "SOVONS-UNIS."

(4) Depuis près de 20 ans DAN L'OMBRE gardait une copie de sa correspondance.

FRAGMENT DE LETTRE

Monsieur P. E. Roy, St. Pie de Bagot' P.Q.

22 août 1920

Dans le "Jardin des Bons Livres" votre Rose sans épines sera reine. Son parfum précieux et délicat laissera dans l'âme de nos Canadiens qui l'effeuilleront le souvenir délicieux de la petite Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus et aussi celui du généreux Roi dont le nom—(avec un y)—restera inscrit dans ce beau livre comme dans les coeurs reconnaissants qui le liront.

Mon cher Dr Boulanger,

Les journaux viennent d'annoncer la mort de Mme Boulanger, survenue hier, à Edmonton. Je crois comprendre la profondeur de votre chagrin, car je sais qu'elle a été jusqu'à la fin votre collaboratrice de tous les instants, et qu'elle était la bonté même.

C'est avec un intérêt toujours ravivé que je lisais dans votre alerte *Canadien Français* les pages et les notules où l'esprit fin de DAN L'OMBRE alternait avec son ardeur combattive.

Ce labeur de publiciste ne suffisait pas à traduire toute son immense charité intellectuelle envers nos compatriotes francisants de l'Ouest au milieu desquels elle a passé les dernières années de sa vie. C'est ainsi qu'elle avait organisé l'Oeuvre du livre français dans l'Alberta et qu'elle avait écrit et fait jouer une pièce (le "Bon Louis d'Or") où s'exalait la beauté de l'âme française.

Au nom de l'amitié chrétienne et du patriotisme je veux déposer devant cette tombe l'expression de ma sympathie la plus émue.

EMILE MILLER

Montréal, 22 Juin 1920.

Chef du Secrétariat Société St Jean-Baptiste, Montréal

Journal: En route pour Carillon 24 mai 1919. *Arrivé à Pointe Fortune nous quittons le train pour traverser, sur une passerelle de deux planches, un terrain marécageux où croissent des violettes. Des jeunes gens de l'A. C. J. C. se cueillent des bouquets de violettes dont ils ornent leur boutonnière. Petites fleurs ouvrez bien jarges vos yeux violets pour voir la fête où Dollard réssuscite !...*

Journal: A Carillon, Fête de Dollard 24 mai 1919. *Dans 10 ou 25 ans lorsqu'on ne sera plus, d'autres barbares attaqueront nos croyances comme dans le passé et comme ils le font présentement dans Ontario et ailleurs : alors les jeunes d'aujourd'hui seront mârs pour la lutte, ils auront la piété et la vaillance de Dollard et imiteront sa vie "jusqu'au bout."*

... oh ! de grâce, donnons aux enfants le meilleur des héritages l'amour de leur foi, de leur langue et de leur pays.

... par une délicate invitation de M. Emile Miller (de la St Jean-Baptiste de Montréal) nous sommes photographiés parmi les invités de la Fête. Quel honneur ! Jos. est particulièrement heureux de se trouver à coté de l'Hon. Mercier (fils) car il n'a pas oublié les "écoles du soir" de Mercier (1er) dont il était un des assidus.

A Monsieur le Docteur Boulanger,

Les anciens Présidents de la Société St. Jean-Baptiste d'Edmonton vous prient, ainsi que vos familles de bien vouloir accepter dans votre cruelle épreuve leurs sympathies les plus sincères à l'occasion de la perte si sensible que vous cause la mort de votre bien digne et regrettée épouse. Nous sommes unis de tout coeur ainsi que les citoyens de langue française de cette ville pour partager votre grand deuil.

Bien à vous,

Edmonton, 21 Juin 1920.

OSCAR TESSIER

Ancien Secrétaire et Président

BILLET.—*De la verdure, du soleil des drapeaux français, frissonnants (frémissants) sous la caresse de la brise estivale ; une foule joyeuse fraternisant dans des agapes nationales, tel était le tableau se présentant à notre vue le 25 juin 1916..., fête de la St. Jean-Baptiste.*

JOURNAL, 20 Avril 1920.—Pluie toute la journée ; il fait froid comme en automne. Où est "l'Avril Joyeux" de jadis ?

Qu'est-ce qui me pousse à écrire de nouveau mon journal, ce soir, après l'avoir abandonné depuis trois mois (19 jan.) Vieille habitude dont les racines ne sont pas mortes, sans doute, et qui renaît avec le printemps si maussade cette année, qu'on a presque envie de ne pas lui donner son nom synonyme de soleil, de bourgeons, de douce brise, d'espérance, etc....

J'ai été un peu mieux dans le courant de l'après midi, après avoir pleuré de découragement de me voir depuis plus d'une semaine en proie à de nouvelles et terribles inquiétudes, et à des souffrances presque continues ; sous le bras droit, des glandes se sont développées et restent dures au toucher.

Est ce là la récidive, prédite par le chirurgien, à mon opération le 25 novembre dernier, qui me fit subir un nouveau martyre d'angoisse ?...

JOURNAL, 21 avril 1920... je suis sérieusement malade... "je n'en ai pas pour six mois à vivre !" Les gens qui me rapportent cela sont bien surpris de me trouver en si bonne santé... ? Je démens cette rumeur en me déclarant tout à fait bien ; mais voilà que depuis quelques semaines je perds la force, l'appétit.—faible à être obligée de passer une partie des journées couchée, n'ayant plus d'ambition, ni de goût pour rien. Pour garder mon *secret*, je n'ouvre la porte à personne....

JOURNAL, 22 avril 1920... je pleure et je prie, demandant à Dieu la résignation et le courage de souffrir sans trop de plaintes, afin de ne pas ennuyer mon mari... je me demande si je guérirai... si ce n'est pas le *germe de la mort* que j'ai là sous le bras !... Après avoir envisagé ma situation j'en prends avec l'aide de Dieu, mon parti, et chose curieuse, il me semble que j'en éprouve déjà du soulagement.

LETTRÉ INACHEVÉE A SA SOEUR MADAME MILLET.

Ma chère Aline,

Edmonton, 2 Juin. 1920

Je reçus ta bonne lettre comme nous partions pour Morinville vendredi matin : je me suis hâtée de la lire, tu sais avec quel empressement !—Le lendemain avant-midi, après avoir passé une nuit agitée, où je toussai presque tout le temps je résolus, sur le conseil de Jos, d'aller me guérir à l'hôpital. A midi j'y étais rendue. Aujourd'hui je me sens déjà mieux, moins oppressée ; je regrette de n'y être pas venue plus tôt. J'ai une belle chambre bien éclairée. Tous les matins je reçois la Ste Communion. Comme je suis sur l'étage de la chapelle, j'entends le beau champ des Soeurs de la Miséricorde. Elles sont toutes d'une bonté exquise pour moi.

Extrait du "PATRIOTE DE L'OUEST," 30 juin 1920... Mme Boulanger collaborait à divers journaux sous le nom de plume de "Dan L'Ombre." Nos lecteurs ont pu apprécier assez fréquemment, ici même, son talent délicat. Les dernières pages qu'elle ait écrites ont précisément été publiées il y a trois semaines dans notre page "En Famille." On se rappelle qu'elles relataient l'histoire vécue d'un jeune zouave pontifical canadien. Par un sentiment de piété filiale, "Dan L'Ombre" avait voulu consacrer son dernier effort comme écrivain à glorifier son vénérable père, le chevalier Chartier, soldat du Pape.

Il y a trois ans, Mme Boulanger avait fondé, sous le nom de l'Oeuvre des bons livres, une bibliothèque française roulante dont le siège est au presbytère de l'Immaculée Conception à Edmonton.

ELOGE DE "DAN L'OMBRE" PAR SON PERE LE JOUR DE SON MARIAGE

— "M. le docteur, vous prenez une femme vertueuse, je ne lui connais pas de défaut, c'est la première fois qu'elle me fait pleurer."

A l'hôpital après signature de son testament : "Avant de mourir il faut dire adieu à tout ce que l'on aime, moi qui aimais tant écrire, je ne puis plus tenir ma plume.

— Que veux-tu que je dise chez vous ?

— Dis-leur la vérité.

Dernières paroles de "Dan L'Ombre."

Les religieuses de la Miséricorde nous avaient priés de les prévenir pour ses derniers moments. Vers 4 heures lundi matin (elle est morte à 7 hres) nous les fîmes venir ainsi que le prêtre. Déjà ses bras étaient glacés et son pouls imperceptible. Les prières des agonisants récitées, je lui demandai :

— "Blanche ! j'écris à ton père, aujourd'hui, que veux-tu que je lui dise ?"

— "Dis lui que je suis sauvée."

Tous ceux qui étaient présents éclatèrent en sanglot.

— "Et à ta sœur Aline que faudra-t-il lui dire ?"

— "Tu lui diras la même chose."

EPITAPHE

A

"DANS L'OMBRE"

Madame feu Docteur Joseph Boulanger

D 'épines avec rose
A mi tout se compose,
N 'accuse pas le sort.
S i tu vois en sa mort
L a fin de sa misère
O u de tout ton bonheur,
M ets sa foi dans ton cœur :
B lanche est dans la lumière,
R eplet du Pur Miroir
E t tu l'iras revoir.

GALLIC.

Wilfrid Gariépy fait l'éloge de Frid et de l'Honorable Wilfrid Gariépy

Article publié dans le " Progrès Albertain " le 11 Mars 1915

HIER ET AUJOURD'HUI

" Aux Energiques l'Avenir ! "
Wilfrid GARIÉPY

Mercier tombait, vaincu par de Boucherville, (disons plutôt écrasé par la basse calomnie et la trahison habituelle des lâcheurs), et les libéraux de la province de Québec se cherchaient un chef. Les jeunes (ceux de 15 à 20 ans) soutenaient Mercier—le vengeur de Riel, le fondateur des écoles du soir, etc., etc.

Au Club Letellier, le mot d'ordre était d'aider à faire choisir M. Marchand. Wilfrid Gariépy en était le plus jeune membre (14 ans). Il demanda de présenter un travail : " Mercier doit-il être notre chef ? " Un peu amusés le secrétaire puis le président accédèrent et huit jours après *Frid* montait à l'unique tribune des ouvriers de Montréal à cette époque. Il débita avec un courage juvénile et un aplomb déconcertant son " *non serviam* " Marchandiste. Etonné et ahuris, on le laissa finir. Alors, un des plus instruits raccourcit le bras, éleva la voix et rugit contre " l'insolent *commis* jeunet qui en culotte courte vient faire la leçon aux politiciens de profession ". Frid répondit : " *aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années* ". On applaudit, cria, siffla. Dix parlèrent à la fois. Le président, un vénérable ouvrier, réclama en vain le silence. On criait Mercier ! Marchand ! on entendait Oui ! Non ! On levait les mains, frappait du pied, les yeux flambaient

La grosse tête du petit commis était calme et semblait à son aise dans cette tempête. Ce soir là, Frid était aussi calme que l'était, cet après-midi, l'hon. Wilfrid Gariépy, sous l'avalanche d'interruptions et de questions de M^{re} Mitchener (ex-chef de *mitaine* et présentement chef bleu). Ses répliques, on ne peut les écrire—autant vaudrait essayer de décrire un éclair et de reproduire le tonnerre.

Le gardien des galeries, un homme sage, à cheval sur la loi, nous dit et redit de ne pas applaudir dans ces hauteurs : " *Its against the law don't you know ?* " et nous nous contenions assez bien. Mais quand Wilfrid exhiba " l'Avenir de l'Ouest " (journal hypocrite, Bordenisé-Griesbachisé à Edmonton en 1911, avorton d'un politicien *tourne capot* dont le *talent fécond* excelle en fiasco) et qu'à la demande de M. Mitchener lui-même, Gariépy traduisit, en les commentant pour la chambre, des phrases comme celles-ci : " Laurier est un orangiste, " " Votez pour Bourassa-Borden et Griesbach " les applaudissements crépitèrent. Le gardien craignant la *contagion*, mit les mains dans ses poches et souffla à une canadienne—ma voisine—" please do not applause in the gallery. " Elle répondit en français " Je ne puis m'en empêcher "

A près d'un quart de siècle de distance, j'ai été témoin de ces deux assemblées où le courage et le talent triomphèrent. J'ai confiance d'en voir bien d'autres

Quelques Articles du Maître

Gariépy ridiculise des compatriotes distingués

Article publié dans le "Progrès Albertain" le 15 avril 1915

COING ? KOING ! KWOING.

SI CE BONNET TE COIFFE.... C'EST LE TIEN.

TRIOLET D'OIES

Coing ? Koing ! Kwoing

BOILOW

Bleu, blanc, vert !

L A GIROUXETTE

() ?!.....!?(')...

GALE Y BOIT

A Rome, des oies sauvèrent le Capitole. En récompense de leur vigilance, on les promena en triomphe et on leur donna le nom d' "oies sacrées".

Mais nos sacrées oies—pardon nos jars *irlando-canayens* ne sauvèrent pas les canadiens-français. Pour être pris au sérieux il manque à ces palmipèdes,—fondateurs de la race nouvelle—la qualité nécessaire au succès : LA SINCÉRITÉ.

Gariépy insulte la magistrature et la diplomatie

Article publié dans "l'Ouest Canadien" le 15 Juin 1911

Si notre célébration nationale du 24 juin prochain menace d'être un insuccès complet et même de n'avoir pas lieu du tout, il est bon d'en rechercher la cause et la raison.

Il serait malheureux que nous courbions la tête sous la fatalité vengeresse sans trouver dans notre esprit assez d'intelligence et de curiosité pour remonter à l'origine d'une situation humiliante pour nous et périlleuse pour notre nationalité.

On nous fait vivre comme si la foi religieuse était un mythe et la gloire nationale un mensonge.

Le patriotisme n'existe que pour les coups d'éclat et les heures d'exploitations.

A la foule on ne parle noblesse et grandeur que pour mieux la pressurer et l'aveugler.

Assez d'illusions et trêve aux mots pacifiques et réconfortants.

Il faut lire dans les événements et trouver dans notre faiblesse comme corps, comme organisation de langue française, des leçons, des enseignements.

Il faut demander à nos hommes publics s'ils exécutent leur mandat avec conscience, s'ils ont le souvenir de la race, rêvent à son avenir et à ses destinées.

S'occupent-ils de nos sociétés nationales, de nos célébrations patriotiques ?

C'est à eux de prendre la direction, d'indiquer la voie à suivre, de secouer le drapeau, de nous appeler dans les rangs.

S'ils ne le font pas—et ils ne le font pas ils sont responsables de l'apathie générale.

C'est à eux qu'il faut s'en prendre—eux sont à blâmer et à censurer—non la foule, non le peuple qui lui, bon et croyant, attend l'appel du clairon avant de se mouvoir.

Au banquet offert à l'Hon. M. Roy, au mois dernier, nous applaudissions le Juge Noël qui s'écriait : "Ce qu'il nous faut dans l'Alberta, ce sont des chefs"....

Mais comment ! nous ne les avons donc pas !...

Il est malheureux que des hommes comme M. Noël ou M. Roy rentrent dans la magistrature ou le service diplomatique.

“ LE CANADIEN FRANÇAIS ”

*Organe des
Canadiens de langue française
de l'Alberta*



*...ni bleu ni rouge
mais BLEU BLANC ROUGE
“ SOYONS UNIS ”*

Abonnement 50c., d'ici au mois d'Avril 1918

(Que les riches nous adressent \$1.00 et les pauvres leurs noms—)

“ LE CANADIEN FRANÇAIS ”

Casier Postal 2121, Edmonton, Alta.

Veillez recevoir pour mon abonnement au “ Canadien français.”

Nom.....

Adresse.....

Abonnez-vous au “ Canadien français ” et aidez ainsi l' “ Oeuvre des Bons Livres ”.

APPEL AUX CANADIENS-FRANÇAIS

Pour l' "Oeuvre des Bons Livres"

La presse—Ça presse.—PIERRE L'ERMITE.

On est jamais moins seul que quand on est
seul avec un beau livre.—JOSEPH DE MAISTRE.

Le "Canadien-Français" entre dans une phase nouvelle. Il se propose d'aider ACTIVEMENT l'"Oeuvre des Bons Livres."—Faites de même. Aidez à propager la saine lecture française en nous adressant sans retard votre abonnement. N'oubliez pas que nos annonceurs sont des amis de la bonne lecture. Il est juste de les encourager.

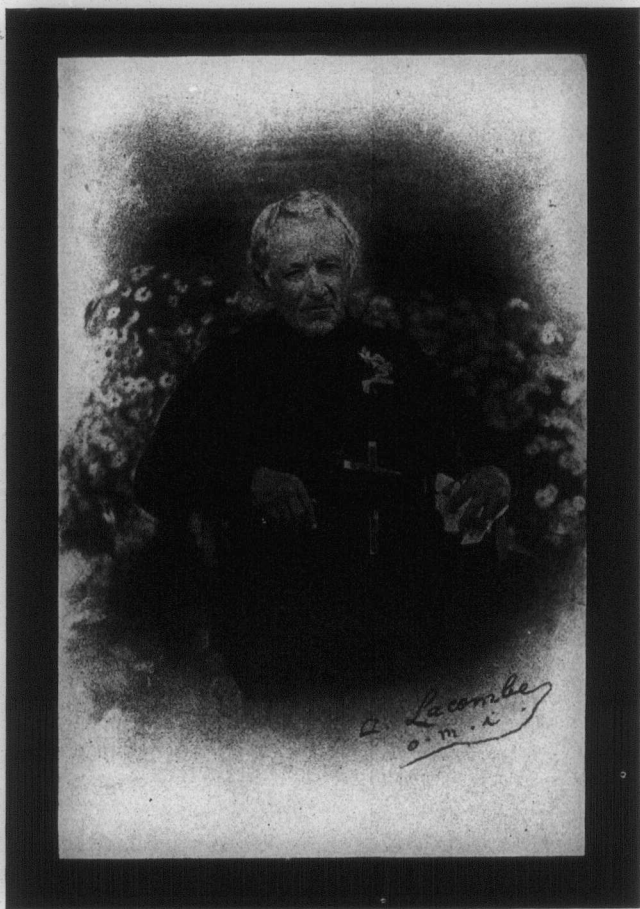
Les amis de l'"Oeuvre" qui ne trouvent pas le journal à la hauteur du beau nom qu'il porte sont invités à nous fournir des articles. Vu le petit format du journal nous devons rappeler que ces articles doivent être courts—courts et intenses.

Canadiens-français travaillons à organiser l'"Oeuvre des Bons Livres" ou "Bibliothèque Circulante." Elle ira bientôt instruire et récréer et servir d'antidote à d'autres lectures, secondant ainsi les efforts patriotiques des pasteurs de nos belles paroisses françaises de l'Alberta.

Dr JOS. BOULANGER,

Président de la Société St Jean-Baptiste.

Edmonton, Juin 1917.



FEU REV. PÈRE LACOMBE, O. M. I.

Missionnaire pionnier de l'Ouest
Premier blanc qui a développé le sol vierge de l'Alberta
Né à St.-Sulpice (P.Q.) 1828
Arrivé dans l'Ouest en 1884
Décédé le 11 décembre, 1916, à Midnapore (Alberta)
Inhumé dans la cathédrale de St.-Albert
68 ans d'apostolat

Copyright

Imprimé et publié par

ERNEST BROWN LTD., EDMONTON

On peut se procurer des copies réelles de cette photographie, encadrées
ou non. On sollicite des vendeurs.